

Podhorná-Polická, Alena

Facteurs psychosociaux de la fracture linguistique chez les jeunes

In: *Universaux argotiques des jeunes : analyse linguistique dans les lycées professionnels français et tchèques*. Vyd. 1. Brno: Masarykova univerzita, 2009, pp. 209-272

ISBN 9788021051249

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/124059>

Access Date: 05. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

CHAPITRE 8 : FACTEURS PSYCHO-SOCIAUX DE LA FRACTURE LINGUISTIQUE CHEZ LES JEUNES

Nous avons vu *supra* (§ 3.2) quelles étaient les difficultés pour délimiter ce que l'on doit entendre par « la jeunesse », notamment afin de distinguer entre l'âge post-adolescent et l'âge adulte. Il nous paraît que la fin de la jeunesse peut être surtout délimitée par des transitions psychiques et sociales qui sont en interférence.

La *transition psychique* repose sur le franchissement des seuils sociaux tels que la fixation de soi sur le plan identitaire et la prise de conscience de ses responsabilités.

La *transition sociale*, par contre, repose sur le franchissement des seuils psychiques tels que la fin des études, l'entrée sur le marché du travail, le départ du domicile parental, la création d'un foyer indépendant, etc.

Dans ce chapitre, nous allons observer les motivations qui amènent les jeunes à s'exprimer d'une façon non-conventionnelle, tout en tenant compte des critères psychiques et sociaux. Toutefois, pour la description de leur comportement langagier, il ne faut pas non plus banaliser des critères propres à l'espèce humaine, qu'on peut nommer « biologiques ».

Par la suite, nous montrerons comment tous ces facteurs se reflètent dans les fonctions spécifiques de l'argot des jeunes ainsi que dans la fréquence d'usage des mots argotiques qui varie globalement selon les étapes de la vie (pré-adolescence / adolescence / post-adolescence / maturité).

Ces réflexions plutôt théoriques sont issues de l'observation participante dans les trois lycées indiqués et de nos expériences empiriques.

1. Particularités « biologiques » du comportement langagier des jeunes

Corollairement à la dynamique des changements dans la société au niveau socio-économique (climat politique, perspectives de vie, standing) et au niveau culturel (style de vie, vagues de modes), la nouvelle génération se distingue, consciemment ou inconsciemment, de la précédente par son appréciation différente des valeurs de la vie. Ceci se reflète dans le désaccord et le dissentiment avec la génération adulte, conservatrice de ses propres valeurs.

Les nouvelles vagues sont souvent considérées comme provocantes ou, tout du moins, choquantes par leur non-conformisme, mais elles fascinent en même temps par leur charge créatrice – novatrice. L'*adaptation naturelle* et parfaite des jeunes à la nouvelle réalité socio-économique, culturelle et technique est impressionnante par sa spontanéité. Le maniement des ordinateurs, des portables, etc. est, pour eux, une évidence qui va de pair avec l'usage des néologismes créés pour décrire cette nouvelle réalité. Paradoxalement, leur *refus de s'adapter*, de se conformer à la réalité quotidienne de leurs parents est très significatif et également impressionnant.

La langue est un outil qui reflète bien ce paradoxe : le *potentiel créatif néologique* d'une part, la *fascination pour l'argot* (au sens classique du mot référent à des milieux asociaux) et pour d'autres formes transgressives, non-conventionnelles que la langue propose d'autre part, sont les deux traits les plus saillants si l'on se pose la question des particularités propres à l'expression verbale des jeunes. Il faut rechercher les causes favorisant la naissance de ces phénomènes dans l'évolution naturelle du monde environnant (qui offre de nouvelles réalités à nommer) et dans l'immaturation biologique de ces jeunes. La néologie fructueuse et les rapports étroits avec l'argot sont des phénomènes qu'on remarque chez les groupes de jeunes de tous les milieux et dans chaque génération de façon répétitive. Il s'agit donc du conditionnement biologique que nous essaierons de justifier *infra* grâce aux approches psychologique et sociologique.

2. Conditionnement psychique de la variation langagière générationnelle

Du point de vue psychologique, le comportement « jeune » se manifeste surtout par l'*immaturité psychique*. La jeunesse s'attache en premier lieu à l'irresponsabilité et au jeu.

Les jeunes se soucient beaucoup moins que les adultes de l'adéquation de leur comportement à la situation donnée, ils agissent de manière beaucoup plus spontanée, émotive, y compris au niveau du comportement langagier. Mais en premier lieu, cette immaturité se manifeste par le *désir de jouer et d'expérimenter*.

Les jeunes s'amuse avec les moyens formels que la langue propose (codages, jeux de mots, etc.) et expérimentent les conséquences que leur choix stylistique (notamment lexical) aura sur l'interlocuteur dans les situations diverses (*cf. infra*).

Cette période de la vie est caractérisée également par une *instabilité psychique* souvent attestée. Durant l'adolescence de la plupart des jeunes, l'évolution de leur identité est accompagnée de changements d'humeur brusques et inattendus, allant des états de négativisme absolu aux états d'enthousiasme exagéré sur des périodes relativement courtes. Le discours spontané d'un adolescent se distingue surtout de celui d'un adulte par sa haute charge émotionnelle.

Le psychisme tourmenté d'un jeune lui permet de trouver de nouveaux moyens d'expression des sentiments, car il a besoin de nommer ses joies et ses angoisses d'une façon personnalisée qui puisse montrer la profondeur des émotions éprouvées. C'est pourquoi ce sont surtout les jeunes (et encore plus les femmes) qui ont une tendance à exagérer, à intensifier leur discours.

À l'issue d'une comparaison de trois milieux socialement distincts, nous constatons que l'intensification du discours spontané est un des universaux les plus remarquables – et pourtant assez peu étudié – du parler des jeunes.

Intensification du discours spontané des jeunes

L'intensification est un phénomène psycholinguistique très important, mais relativement difficile à repérer à cause d'une instabilité des formes (*voir infra*). Elle affecte aussi bien le lexique que la morpho-syntaxe et la prosodie¹. En étudiant la notion d'intensité, Clara Romero a observé que l'argot et les gros mots peuvent être vecteurs d'intensité du fait qu'ils visent à attirer l'attention de l'auditeur par le signifiant marqué, non standard².

Notre recherche soutient cette hypothèse. Dans notre terminologie, nous rapprocherons, tout au moins pour ces points, l'intensité de l'expressivité (notion fréquente en linguistique tchèque).

Emphase, intensification et...argot

L'intensité et l'emphase sont des termes étroitement liés à l'expressivité (*cf. supra* § 5.3) et difficiles à dissocier l'un de l'autre. En général, on peut estimer que l'emphase est accomplie par des modulations phonétiques et prosodiques (articulation moins soutenue, débit rapide, etc.) en déstructurant l'ordre de la phrase (le sujet est souvent délocalisé, etc.); tout cela a pour but l'intensification du discours³.

Or, l'intensification peut référer soit au degré d'intensité d'une chose sur une échelle allant du neutre vers le haut ou vers le bas⁴ (par exemple : *c'est plus chaud, c'est moins lourd*), soit elle est un moyen d'évaluation positive ou bien négative des sujets exprimant ainsi le positionnement subjectif du locuteur par rapport au sujet du discours : son appréciation ou dépréciation personnelle – souvent exagérée, amplifiée – exprimant une insistance sur l'objet (par exemple : *je suis très content*).

Dans le premier cas où l'intensification reflète de façon strictement technique le degré d'un trait particulier de l'objet (quantification numérique, hiérarchisation des choses, gradation adjectivale, etc.), l'expressivité n'est pas obligatoirement présente. L'intensification est donc un terme plus large que l'emphase, car elle ne dépend pas de l'expressivité au même degré que l'emphase, si l'on se réfère à V. Mathesius⁵.

Nous allons analyser un deuxième cas d'intensification où la composante expressive est présente, ce qui est un cas très fréquent dans les niveaux sub-standard de la langue. Le discours spontané des adolescents dans n'importe quelle langue

1 Cf. Clara ROMERO, *L'intensité en français contemporain*, Thèse sous la direction de Blanche-Noëlle Grunig, Paris, Université de Paris VIII, 2001 et P. LÉON, *Précis...., op. cit.*

2 Clara ROMERO, *L'intensité...., op. cit.*, p. 145.

3 Marie KRČMOVÁ, « Emfáze », pp. 123–124, in : P. KARLÍK et al, *Encyklopedický..., op. cit.*

4 Clara ROMERO, *L'intensité...., op. cit.*, pp. 6–7.

5 Vilém MATHESIUS, *Čeština a obecný jazykozpyt*, Praha, Melantrich, 1947, p. 203 (*cf.* chapitre *Zesílení a zdůraznění jako jevy jazykové* [L'intensification et l'emphase en tant que notions linguistiques], pp. 203–223).

est particulièrement emphatique avec un fort besoin d'actualisation par le biais des intensificateurs. Les jeunes ne se rendent généralement pas compte de leur expressivité. À l'adolescence, les jeunes sont tournés vers eux-mêmes et parlent souvent d'eux. Ce besoin d'intensification de leurs phrases, sinon trop banales, ressort d'un besoin de subjectivisation – ils essayent de dire leurs « propres » opinions de leur « propre » manière et manquent d'expressions appropriées ; ils intensifient alors leur discours. Voici un des maints exemples du corpus de Brno :

conversation entre deux élèves du lycée (18 ans) dans un trolleybus à la sortie des cours :

A : Kam to jede tohleto?

B : Někam dozadu na sídliště do
Bástru > hele (*ukazuje z okna*) toto je
Fakt dobrej vál ta pizzerka / sem
musim vzít Soňu // to sme byli vole
jednou spolu v Řečkách / tam byla
pizza **dobrá jak sviňa** vole // **fakt
dost dobry**

A : Il va vers où ?

B : Bah +> quelque part au fond de la cité
à Bástr [*argotoponyme du quartier Bystrc à Brno*] //
téma (*il pointe son index vers la fenêtre*) / c'est un
endroit **Vachement cool** cette pizzeria /
i faut qu'y emmène Sonia // hein cousin /
putain un jour on était ensemble à Řečky
[*argotoponyme du quartier Řečkovoce à Brno*] /
la pizza putain **c'était de la bombe** / je te jure //
mortel grave

Clara Romero rappelle les effets psychologiques non-négligeables de l'intensification: « *S'exprimer intensément, c'est donc vouloir attirer plus spécialement l'attention de son auditeur, pour le marquer plus durablement, le persuader (éventuellement pour l'attaquer)* »⁶.

Par rapport à ces hypothèses, nos observations montrent que l'intensité se met en place surtout chez ceux qui sont les plus autoritaires dans le groupe de pairs (et savent alors persuader l'interlocuteur) et qui attaquent souvent les autres verbalement, de façon plus ou moins agressive. Leur discours est novateur et en même temps bien mémorisable, car ils utilisent des intensificateurs – comme par exemple des comparaisons – inattendues et donc choquantes dans le contexte donné.

Outre les procédés conventionnels qui servent à l'intensification, Clara Romero rappelle que « *prononcer des mots tabous ou parler des sujets tabous amènera automatiquement de l'intensité* »⁷. Parmi les tabous principaux de notre société, on trouvera le plus souvent des références :

6 Clara ROMERO, *L'intensité...*, op. cit., p. 486. Elle note que la persuasion est pragmatiquement plus intense, mais le sens contraire sera acceptable uniquement si la source est crédible, sait créer les arguments et a de l'autorité. L'agressivité qui peut aller d'une simple critique à la menace verbale aiguë est, au contraire, intense par nature et n'a pas besoin de contenir d'intensif explicitement, mais sa présence se reflète surtout au niveau abstrait du discours (surtout chez les jeunes garçons). L'intensification aide également à la mémorisation, ceci surtout grâce aux paramètres sémantiques (pp. 481-486).

7 *Ibid*, p. 494.

- aux *entités religieuses* : *to je boží!* = « c'est divin », disait un jeune Tchèque, il y a une dizaine d'années, de n'importe quel objet du discours avec une fréquence considérable⁸,

- au *sexe et à la sexualité* : construction *putain de* + N en français, *kurevsky dobrý* = « putain, comme c'est bon » si l'on en fait une traduction libre (l'adverbe *kurevsky* est une dérivation de *kurova* = « une pute » ou juron « putain »),

- à la *mort* : adjectif *mortel*, *-le*, interjection *Mortel!* ou le complément à *mort*, par exemple, *brancher à mort* (« s'intéresser beaucoup ») ; tous ces termes renvoyant aux qualités anormales de l'objet intensifié, et

- à la *scatologie* : les expressions *c'est de la merde*, *c'est merdique* intensifient négativement l'objet par le biais d'une référence aux préoccupations d'ordre hygiénique.

Compte tenu que l'argot se définit, d'ailleurs, comme le contournement des tabous de la société, l'étude de l'intensification qui se sert souvent des thèmes tabouisés se révèle comme très pertinente en argotologie.

Variable sexe vis-à-vis de l'intensification

Avant d'aborder les procédés fréquents mis en œuvre dans l'intensification, il faut prendre conscience que son usage est très variable. Nous avons défini l'intensification emphatique comme un des emblèmes de la production orale spontanée des jeunes, mais on observe des écarts au niveau de la variable sexe ainsi qu'au niveau de chaque individu.

L'intensification étant un phénomène subjectif, chaque locuteur se crée sa propre échelle d'intensité. Il en résulte que chaque idiolecte dispose d'un vocabulaire intensificateur dont l'insertion et le taux d'occurrences sont influencés non seulement par la situation communicationnelle mais aussi par la personnalité du locuteur : s'il est plus émotif ou, au contraire, plus distant.

Pour ce qui concerne la variable sexe, il s'avère que le discours des femmes est plus émotif, plus classificateur et la narration plus subjectivée⁹. Les adjectifs et les adverbes intensifs tels que, par exemple, *très*, *vraiment*, *vachement* en français ou bien *hrozný*, *strašný*, *fantastický* en tchèque sont souvent considérés au premier abord comme féminins.

Le discours masculin prend, au contraire, plus de distance par rapport à son objet, mais l'intensification est présente de façon moins apparente sous forme de dysphémismes, jurons et injures liés aux thèmes tabouisés. Nous sommes d'avis que l'intensité chez les adolescents est moins consciente car elle se dissimule dans

8 Pour masquer la référence directe à la religion, l'expression paronymique *to je koží!* a été utilisée parallèlement (*koží* n'a pas de sens et de motivation évidente, mais un rapprochement peut s'opérer avec l'adjectif le plus proche *kožní* = « de peau, dermique »).

9 Světa ČMEJRKOVÁ, « Jazyk pro druhé pohlaví » [La langue pour le deuxième sexe], in : František DANĚŠ et al., *Český jazyk na přelomu tisíciletí*, Praha, Academia, 1997, p. 150.

l'emphase globale du discours et qu'elle est moins différenciée sexuellement à cette période de la vie qu'à l'âge adulte¹⁰.

Or, les filles utilisent déjà à cet âge-là plus de valeurs positives que les garçons, si l'on se fie aux conclusions du groupe de recherche grenoblois constitué autour de Jacqueline Billiez, qui soutient cette hypothèse en affirmant que l'usage de l'adverbe *trop* augmente, avec une valeur positive d'intensif chez les filles¹¹.

Côté formel des intensificateurs

L'analyse lexicale des intensificateurs dans les deux langues montre que les procédés formels sont très complexes et dépassent largement le cadre de notre thèse essentiellement lexicologique¹². Nous allons donc nous limiter aux intensificateurs de valeur adjectivale et adverbiale (qui sont en même temps les moins stables et les plus évidents à repérer).

Dans les deux langues, l'intensification des noms s'opère le plus souvent par le biais d'un adjectif intensificateur. En ce qui concerne les adjectifs et les verbes, leur intensification emphatique est généralement réalisée par l'adverbe intensificateur. Or, les deux corpus ont révélé une tendance au glissement de catégories grammaticales (cf. *infra* le cas de *grave*, *chaud* ou bien de *hafo* en tchèque).

Les deux langues connaissent également le phénomène de « *sur-intensification* », c'est-à-dire le renforcement de l'intensité par un deuxième intensificateur, généralement un adverbe (p.ex. *grave de la bombe*¹³, *vraiment mortelle*, *l'histoire !, trop puissant le film !*¹⁴ ou bien *úplně brutální brusle* = lit. « les patins complètement brutaux », au sens « patins chanmé grave », *fakt drsný baby* = lit. « les filles vraiment rudes », au sens « meufs vachement cools », *dost dobrý* = lit. « assez bon », au sens « trop bien » etc.).

Ceci reflète bien le *besoin d'exagération et de persuasion* des jeunes par l'intermédiaire des intensificateurs.

Ce sont les adjectifs et les adverbes qui apparaissent le plus souvent en tant qu'intensificateurs, en tchèque comme en français. En comparant d'autres procé-

10 N'ayant recensé dans nos classes qu'une seule fille dans chaque pays, c'est une hypothèse peut-être un peu rapide mais les enquêtes ont montré un taux d'occurrences très élevé pour les adjectifs et les adverbes intensificateurs qui sont, en général, attribués surtout aux femmes.

11 Dans le parler des jeunes, l'adverbe *trop* remplace les intensificateurs *vraiment* ou *très* (Jacqueline BILLIEZ, Karin KRIEF, Patricia LAMBERT, « Parlers intragroupaux de filles et de garçons : petits écarts dans les pratiques, grand écart symbolique », *Cahiers du français contemporain*, n° 8, 2003, p. 170).

12 Clara Romero signale également que l'aspect segmental et l'aspect intonatif sont susceptibles de modifier le degré d'intensité de ce qui est dit, voire d'en inverser le contenu (Clara ROMERO, *L'intensité...*, op. cit., p. 451).

13 En revanche, selon notre informateur N, la combinaison **grave de la balle* ne s'utilise jamais dans le parler des jeunes des cités.

14 Exemples tirés du film *Rai* de Thomas Gilou (PolyGram Video, 1996). Aujourd'hui, les expressions *mortel* et *puissant* étant démodées, les datations des films et des romans pour les jeunes sont une source fiable des usages d'intensificateurs de l'époque, malgré la stylisation des textes.

dés repérés, on observe qu'en français, l'intensité chez les jeunes peut être également opérée à l'aide de préfixes (par exemple *super*, *hyper*, *extra*, *méga*, etc.¹⁵) ou de compléments figés (les locutions telles que *de la balle*, *de la bombe*, *à mort*). Cependant, ces procédés ne sont pas développés dans le parler des jeunes tchèques (sauf dans le cas de la construction *super* + N, par exemple *superdebil* = un grand idiot, *superkoc* = une fille très belle, etc.¹⁶).

Le tchèque, par contre, se sert abondamment des comparaisons figées. Comme le souligne Zdeňka Hladká¹⁷, la partie morave de la République tchèque préfère le figement comparatif *jak sviňa* (= « comme une truie » ; notons que *sviňa* est une variante dialectale pour *svině* en tchèque standard) tandis qu'en Bohême, c'est le *jak prase* (= « comme un cochon ») qui assure aussi ce rôle d'intensification.

L'apparition des animaux domestiques dans l'intensification est donc un autre trait commun à la langue tchèque et au français (cf. *vachement*). Il ne s'agit pas de comparaisons proprement dites qui pourraient préciser la qualité de l'adjectif, elles servent uniquement à l'intensification (qualitative ou quantitative selon le contexte) de l'objet ou de l'action, à cause de leur désémantisation (cf. *infra*).

Revenons au groupe le plus important, celui des adjectifs et des adverbes intensificateurs. Allant généralement de pair, en tchèque: *hrubý* – *hrubě*, *krutý* – *krutě*, ils sont complémentaires, avec un taux d'occurrence approximativement égal. Ceci n'est pas le cas dans le corpus français : soit il n'y a que la forme adverbiale (*trop*, *vachement*, etc.), soit ce n'est que la forme adjectivale qui est acceptable pour les jeunes (*grave*, *lourd*, *chaud*, etc.).

Cette tendance très nette à utiliser des *adjectifs dans le contexte adverbial* – observée par J.-P. Goudaillier dans le parler des jeunes des cités françaises¹⁸ et attestée largement dans tout notre corpus français (p.ex. *elle est grave belle* = elle est très belle, *il m'a vénèr grave* = il m'a beaucoup énervé, etc.) – peut s'expliquer comme un besoin d'extension de l'emploi des adjectifs : ceux qui ont un grand succès dans les discours – aux adverbes, ce qui semble correspondre aux paires adjectif-adverbe tchèques (la forme adverbiale ne prenant pas le suffixe adverbial *-ment*).

L'autre hypothèse à propos de l'emploi adverbial des adjectifs peut s'expliquer en partant des adjectifs verlanisés particulièrement fréquents, tels que *chanmé* ou *relou*¹⁹. La forme adverbiale régulière – *méchamment*, *lourdement* – étant difficile

15 Les préfixes intensificateurs sont en grand déclin actuellement et notre corpus n'en donne que quelques-uns dans des locutions quasi-figées (p.ex. *mégateuf* = « une soirée énorme, géniale », etc.). L'usage de *super* reste fréquent (p. ex. *c'est super bien*, *un truc super vieux*, etc.) mais il est marqué générationnellement (jeunes de plus de 20 ans) et socialement (les jeunes de cités considèrent le phénomène des préfixoïdes comme provenant de la société majoritaire).

16 Ou bien *supr* (avec dérivation *suprovej*) dans certains contextes ce qui paraît être une variante orale avec un *-r* final accentué.

17 Zdeňka HLADKÁ, « Ten je vzdělané jak sviňa; k jednomu moravskému přirovnání » [Il est érudit comme une truie; à propos d'une comparaison morave], *Čeština doma a ve světě*, 4, 1994, p. 241.

18 J.-P. GOUDAILLIER, *Comment...*, op. cit., p. 92, 93, 165, 189, 201. Le cas de *grave* est également traité par Marina YAGUELLO (*Petits faits de la langue*, Paris, Seuil, 1998, pp. 30-34).

19 Verlanisation régulière : *chanmé* ou *chantmé* [ʃãme] < [meʃã] *méchant* et *relou* [Ralu] < [luR(ə)] *lourd* où la verlanisation a effacé partiellement le sens d'origine au profit de l'intensificateur générique.

à verlaniser car trisyllabique, les formes verlanisées servent en tant que passe-partout avec un sens très vague et assurent alors un fort effet d'intensité.

Le glissement de catégorie grammaticale touche, dans le corpus tchèque, l'expression *hafo* (cf. *infra* § 9.1), qui s'utilise non seulement dans son sens originel avec la base dialectale « beaucoup » (p. ex. *máš tam hafo místa* = « tu as beaucoup de place là-bas ») mais également comme adjectif qualificatif (p. ex. *je totálně hafo* = « il est totalement ... », sens dépendant du contexte – ici « bourré »).

Le cas de *hafo* nous amène à considérer ce glissement comme un cas particulier d'ellipse. Les énoncés renvoyant à l'expressivité contextuelle du type : *il est grave, il est trop, je hafo, barák jak sviňa*, etc. comportent implicitement un adjectif qualificatif sous-jacent (dans nos exemples : *il est grave beau, il est trop bête, je úplně hafo našranej* = « il est total défoncé », *barák velkéj jak sviňa* = « maison grande comme une truie ») et le caractère elliptique ajoute un effet d'intensité peu spécifié, mais fort.

Désémantisation et effacement de l'expressivité

Si l'on note fréquemment le caractère vague de beaucoup d'intensificateurs, c'est parce que la désémantisation est fréquente dans cette catégorie syntaxique et qu'elle est le moteur du renouvellement incessant du lexique.

Les intensificateurs se comportent comme des compléments précisant la quantité ou la qualité de l'objet ou de l'action. Ceux qui sont les plus répandus jouent souvent les deux rôles – négatif ou positif selon le contexte (p. ex. *krutá mařka* exprime soit une fille très belle, soit une fille très moche) car l'aspect négatif s'est vite effacé (*vachement, mortel, chanmé ; brutální* (« brutal »), *drsný* (« rude, âpre, fruste »), *krutý* (« cruel, brutal »), etc.), le mot perdant son sens de départ et recevant un nouveau sens vague de simple intensificateur, dont la valeur qualitative dépend uniquement du contexte.

Dans certains cas, l'emploi des intensificateurs est devenu tellement vague qu'ils peuvent signifier la quantité et la qualité à la fois (notamment *grave, chanmé, relou, chaud* convertis en adverbes ou bien *jak sviňa*).

Nos observations sur le terrain démontrent que si un jeune affirme qu'une situation l'a choqué, étonné, il dit que : « *c'est chanmé / mortel* » en France ou bien : « *to je krutý / hrubý* » en République tchèque (à Brno, plus particulièrement). S'il veut exprimer la beauté, la perfection, l'admiration c'est toujours *chanmé / mortel, krutý / hrubý*. Si, au contraire, la réalité décrite est laide, dégueulasse, bizarre, le plus simple et le plus expressif est toujours d'utiliser l'intensificateur *chanmé / mortel, krutý / hrubý* (nous appellerons *infra* ce type de polysémie comme « mots identitaires »).

Avec *grave* dont la forme verlanisée *veugra* a également été attestée, ils sont tous quasi-synonymiques.

La même situation d'ambiguïté est observable auprès des adverbes du type *grave / trop, krutě / hrubě*²⁰ où la quantité est toujours implicitement grande, mais la qualité varie selon le contexte entre un mélioratif absolu et un dépréciatif absolu. Du point de vue de la motivation psychique, le sens vague de ces intensificateurs permet aux jeunes d'exprimer leur excitation, leur émotion vis-à-vis de la réalité désignée, mais évite également de réagir sans être obligé de prononcer directement son opinion: on attend l'opinion des autres (notamment du « boss » du groupe) pour ne pas se faire ridiculiser et pour ne pas perdre ainsi son statut dans la hiérarchie du groupe (cf. *infra* § 8.5).

L'avertissement d'un jeune du lycée à Brno devant les autres:
(élève de Z2.B, 17 ans):

no ale bacha, mám brutální brusle, vole
[trad. libre : eh, cousin, fais gaffe à mes patins, ils sont chanmé, tu vas voir]

est tout à fait symptomatique de ce caractère protecteur des intensificateurs. En effet, le jeune utilise l'expression *brutální / chanmé*, dont le sens était particulièrement vague à cette époque, pour ne pas dire qu'il a honte de ses vieux patins, parce que peut-être, ses copains vont les trouver drôles, et que c'est mieux que s'il n'avait rien. Il se protège par cet avertissement contre la ridiculisation éventuelle de sa personne, mais, en même temps, il essaie de se placer en haut de la hiérarchie grâce au fait qu'il possède un objet probablement intéressant pour les autres.

La néologie qui est féconde pour ce groupe lexical est surtout incitée par le besoin d'actualisation et de non-conformité de la production orale des adolescents. Or, c'est aussi l'évolution rapide des intensificateurs au niveau sémantique (extension et/ou disparition du sens originel) qui contribue et qui suscite la création de nouveaux mots emblématiques pour une époque et pour une génération de jeunes plus ou moins limitée (entrant souvent en concurrence synonymique avec des intensificateurs plus anciens).

Au niveau de leur fréquence d'emploi, on observe le déclin des préfixoïdes²¹ *méga, extra, super* au profit de *trop, grave* et parallèlement, en tchèque, *brutální, drsný* qui étaient employés par notre génération, tendent à être remplacés par *kruť, hrubý* de la génération de nos informateurs (la différence d'âge étant d'environ sept ans).

Lors de la rédaction du présent ouvrage, les médias qui visent de plus en plus le public jeune (télé-réalités, « teen-agers films », programmes musicaux, etc.) ont commencé à propager l'expression *hustý* (lit. « dense »), un intensificateur expres-

20 Les adverbes du type *krutě / hrubě* sont à la fois quantitatifs et qualitatifs, tandis que l'adverbe *hafa* désigne uniquement la quantité. Du fait que ce « mot identitaire », issu du *hantec* (mais d'abord du dialecte de Haná : *hafól* = « beaucoup », suivi d'une apocope et d'un raccourcissement), est de plus en plus à la mode, le caractère quantitatif des adverbes *krutě / hrubě* semble être moins expressif, moins intense.

21 Notamment si l'on compare nos résultats par rapport à l'article de H. BOYER, « Le français des jeunes... », *art. cit.*, p. 81.

sif, au sens vague, et qui circule à Prague surtout. Cet intensificateur entre, à Brno, en concurrence avec les intensificateurs « régionaux » (*krutý, hrubý*).

En trois ans, on a alors vu surgir une nouvelle tendance qui s'est étendue sur la totalité du territoire tchèque, grâce au rôle de plus en plus unificateur des médias (cf. *infra* § 10.4).

Enchaînement néologique

Le désir des jeunes d'actualiser leur discours se reflète nettement dans le cas de l'intensification. Or, ce n'est pas un désir arbitraire, immotivé. L'expressivité du mot s'efface avec la fréquence de son usage, ce qui amène les jeunes à remplacer les expressions « usées » par de nouvelles, sémantiquement proches, mais phonétiquement inusitées, impressives pour l'interlocuteur. Ainsi, nous observons la création de l'intensificateur *brutální* (« brutal »)²² qui est bientôt remplacé par *drsný* (« rude, âpre, fruste »). Par analogie synonymique, celui-ci recule au profit de l'intensificateur qui a un grand succès : *hrubý* (« brutal » ou « âpre », « fruste ») - voici des traits sémantiques communs avec les deux intensificateurs précédents ! Encore plus récemment, toujours par analogie synonymique, les jeunes Brnois emploient l'intensificateur *krutý* (« cruel », « âpre »).

Voici la série synonymique : *brutální* → *drsný* → *hrubý* → *krutý* qui n'a pas de lien évident pour un Tchèque, mais si l'on traduit cette série en français, on observe qu'un cercle de nuances synonymiques se ferme : *brutal-rude-âpre-fruste-brutal*.

Dans notre corpus tchèque, les intensificateurs les plus à la mode donnent naissance à des séries de néologismes créées par dérivation de la racine de l'intensificateur en question. Prenons pour exemple la série avec le radical *hrub-* (intensificateur *hrubý* (adj.) / *hrubě* (adv.)) ; nous avons repéré les substantifs inanimés, désignant une situation affective au sens vague - tout dépendant du contexte : *hrubota, hrubost*, les substantifs animés désignant des individus qui se comportent d'une manière qui mérite l'attention (négative, positive, étonnement, toujours selon le contexte) : *hruboň, hrubič*, mais également une dérivation paronymique, créée par rapprochement au patronyme tchèque courant : *Hrubeš* pour désigner un individu intéressant (au sens peu clair sans contexte, mais le plus souvent péjoratif) - par exemple, dans l'exclamation : *seš totální Hrubeš!* (lit. *t'es un « Hrubeš » total = t'es complètement ouf, toi !*)

Des séries similaires peuvent être repérées avec tous les « mots identitaires », les mots à haute fréquence d'emploi, dont le sens reste très vague (mais d'autant plus expressif), et surtout représentatif pour une génération donnée de jeunes.

22 Il reste à vérifier si le terme supposé être le plus vieux de la série, à savoir *brutální/-ě* n'est pas, lui-même, le produit d'une analogie paronymique de l'adjectif/adverbe intensificateur *betální/-ě*. Dans ce cas, tout le paradigme serait issu du *hantec*, car *betální/-ě* est un mot-clé de ce parler. Le plan étymologique est le plus contestable vu l'absence de recherches en continu pour ces niveaux de langue.

Intensificateurs et autres « mots identitaires » : va-et-vient entre symboles et stigmates

Dans le chapitre précédent, nous avons montré que les intensificateurs au sens vague sont très productifs en néologie dérivationnelle. Ces passe-partout sont de vrais indicateurs de l'appartenance à une culture juvénile, limitée souvent en espace et en âge, fonctionnant en tant que « mots identitaires » dans un réseau de communication plus ou moins large.

Si nous définissons les « mots identitaires » en tant que *lexèmes à haute fréquence d'emploi (les plus « in », branchées, à la mode) et/ou lexèmes qui sont perçus comme identitaires, comme symboles d'une génération ou, plus étroitement, d'un groupe de jeunes (p.ex. jeunes des cités, fans d'un courant musical ou sportif, etc.)*, les intensificateurs seront aux premiers rangs dans cette catégorie.

Lors de nos interviews avec les jeunes des cités, la question sur les intensificateurs a chaque fois suscité une réaction vive.

Voici des extraits d'entretiens avec nos informateurs à Paris :

Q : et par contre quelque chose qui est super ? / c'est +> c'est comment ?

F : bah c'est **terrible** / c'est terrible c'est **génial** c'est **mortel** c'est **telmor ça claque ça arrache** / c'est chanmé

Q : alors comment dire quelque chose qui est super ?

A : ah quelque chose qui est super ? // c'est **chanmé** / méchant - chanmé / ouais ça se dit

Q : ça veut dire que c'est vraiment <+

A : ouais là c'est vraiment / c'est-à-dire ah non c'est chanmé // ya quoi encore par exemple ce bâtiment ah il est **GRAve** beau // **ça pète** / c'est **de la bombe** et ça pète / c'est-à-dire qu'avant c'était de la bombe et peu après ça pète // c'est-à-dire c'est encore mieux que +>

Q : ok ça pète comme la bombe

Les jeunes se sont avérés être des observateurs assidus de l'évolution des intensificateurs au cours du temps :

(informateur N) : avant on disait **puissant** / plus tard c'était **mortel** et aujourd'hui c'est surtout **de la balle, de la bombe**

Or, ces jeunes sont surtout de très bons observateurs des nuances entre l'appartenance d'une expression à la « culture des rues » ou bien à la culture juvénile générale : selon notre informateur N, l'intensification par le biais de la locution *de chez* ressort de banlieue (par exemple : *relou de chez relou*), aujourd'hui son emploi semble être, dans son entourage, limité à l'expression *grave de chez grave* uniquement.

L'informateur A observe un autre usage²³ :

A : c'est **méchant de chez méchant** / ça c'est de - chez - de

Q : et tu le dis toi ?

A : non moi je le dis pas / mais je sais que je l'ai entendu plusieurs fois

23 Nous avons entendu l'expression *j'suis mort de chez mort* prononcée par une jeune fille (!) d'origine maghrébine dans un bus parisien.

A : c'est **chiant de chez chiant** / c'est-à-dire tu peux faire n'importe quoi avec ça / c'est-à-dire t'as un truc qui est chiant / et c'est encore plus chiant que ce qui était chiant / alors c'est chiant DE chez chiant

Q : et on dit hyper chiant ou quelque chose comme ça ?

A : non non / le **hyper** ça se dit plus

Q : ouais / et c'est quoi maintenant ?

A : on dit grave / c'est **grave chiant** // ah c'est grave marrant /// ouais c'est grave / le hyper c'est plus p't-être dans +> comme si +> espèce de petite bourgeoisie t'vois c'que j'veux dire / espèce de jeunesse bourgeoise t'vois c'que j'veux dire // (*avec le ton parodiant*) ah c'est cool oooh c'est HYper cool

Q : alors hyper on dit pas

A : non / pas du tout / c'est hyper / c'est **ultra** // non je côtoie pas et je connais pas trop de leurs mots courants tu vois

Les préfixes *hyper*, *ultra*, *super*, *méga* ne sont pas, de toute évidence, issus de banlieue et le fameux *trop* non plus, même s'il est très répandu également auprès de jeunes des cités.

Malheureusement, les marqueurs identitaires peuvent facilement devenir *marqueurs stigmatisants*. Si un écrivain veut styliser son personnage dans le parler des jeunes, il se sert tout d'abord de ces « mots identitaires », dont les intensificateurs, les verlanisations²⁴, etc.. Comme témoignage de cette pratique stylistique, citons le romancier Thierry Jonquet²⁵.

Avec la répétition abondante des termes « branchés » chez les jeunes et avec l'assaisonnement par des intensificateurs, on obtient un résultat crédible relativement facilement. Hélas, c'est la raison pour laquelle ce « sociolecte générationnel » se prête très facilement à la parodie, à la ridiculisation. Ceci peut être amusant dans le cas des parodies du parler des jeunes en général, mais la même parodie peut prendre des proportions beaucoup plus sérieuses si l'on vise les jeunes des cités.

L'imitation des phénomènes les plus visibles d'un sociolecte marginal amène à créer des stéréotypes dans l'imaginaire social des non-locuteurs. Ceci nous fait repenser, par détour, au parallèle entre *hantec* et le FCC (cf. *supra* § 7.4). À part le choix lexical, c'est surtout l'accent qui s'ajoute au *hantec* qui permet une affirmation sociale (pour le cas de Brno, il s'agit du dialecte traditionnel de Brno qui persiste dans le *hantec*. Pourtant, excepté cet usage, cet accent est en recul au profit de la variante morave du tchèque commun dans les situations de communication courantes). Le théâtre municipal de Brno a présenté, en 2001, la comédie musicale inspirée par la fameuse pièce de G.B. Shaw intitulée *My Fair Lady ze Zelňáku* (« My Fair Lady de la Place de chou » ; une des places les plus connues de Brno, *Zelňák* étant un argotoponyme pour le nom officiel *Zelný trh*). C'est l'histoire très connue

24 Cf. Alena PODHORNÁ-POLICKÁ, « Les aspects stylistiques de la verlanisation », in : Ivana ČENKOVÁ et al. (éds.), *Dialogue des cultures : interprétation, traduction*, Praha, FF Univerzity Karlovy, 2006, pp. 37-62.

25 Connu pour ses romans policiers, Thierry Jonquet ne peut pas être considéré comme un locuteur du FCC, mais il s'en sert pour styliser ces personnages (cf. Thierry JONQUET, *La vie de ma mère !*, Gallimard, 1994 ou Thierry JONQUET, « Le Témoin », in : *Pages noires*, Gallimard, 1996). Son emploi des intensificateurs vient de l'observation extérieure, à la différence des romans écrits par les jeunes des cités (cf. Rachid DJAÏDANI, *Boumkæur*, Seuil, 1999, entre autres).

d'une pauvre fille qui est « handicapée » linguistiquement, car elle ne maîtrise que le niveau sub-standard, l'argot de la rue et qui réussit à échapper à la misère en apprenant non seulement la langue châtiée mais également les coutumes de la « bonne » société. Ici, cette histoire, transférée à Brno, est jouée en *hantec*. Or, en passant à la bourgeoisie, elle a perdu ses racines. Ceci est bien possible dans une stylisation littéraire, mais peu probable dans la vie réelle, puisqu'on n'oublie pas le langage de notre jeunesse. Cette oeuvre littéraire bien connue (qui pourrait être très bien transposée en banlieue parisienne et relexifiée en FCC : un conte de fées serait né) repose en effet sur l'idée de purisme.

Il faut bien sûr montrer aux jeunes qu'il ne faut pas déprécier le rôle de l'enseignement de la langue nationale et des valeurs de la société, mais il est utopique de croire qu'il existe un lien direct entre l'identification avec une pratique argotique adolescente et la réussite dans la vie sur le plan social. Si l'on emploie des expressions argotiques pour styliser les personnages (avec le soulignage accentuel), on les condamne à être socialement défavorisés, ou encore délinquants. C'est dans cette idée que B. Conein et Françoise Gadet²⁶ voient le parallélisme entre l'ancienne dénomination *français populaire* (qui est en train de disparaître au profit de la dénomination *français familier*) et les dénominations stigmatisantes (car mal connotées) des pratiques langagières des jeunes de banlieues. Or, cette étiquette connotée « *en dit plus sur l'observateur que sur l'observé* », soulignent-ils²⁷.

Au nom du « standard » prescriptiviste, qui est souvent un moyen idéologique puissant de discrimination sociale, on confond le conflit générationnel (partage des normes linguistiques) et le conflit de partage des normes sociales, civiques. D'ailleurs, la pratique argotique est souvent mélangée avec la vulgarité, la violence. Il suffit de citer à nouveau Vivienne Méla qui dit à ce propos : « *le verlan est ressenti comme une agression par ceux qui ne le pratiquent pas parce qu'il paraît comme une violence faite à la langue qui pourrait se traduire en violence physique* »²⁸.

Or, pour les jeunes, le verlan est tout simplement un moyen d'intensification du discours, un moyen de rendre le discours plus expressif, plus affectif, car il fonctionne comme catalyseur identitaire – d'abord d'une génération et ensuite d'une société marginalisée. Outre la revendication sociale, il sert d'intensificateur du discours tout aussi bien que les adjectifs et les adverbes cités précédemment.

Lors de la transcription et de la traduction des séquences du discours spontané des jeunes Brnois en français, nous nous sommes rendue compte de l'importance des recherches sur le sujet des intensificateurs dans les deux langues. Sans ces données empiriques, le traducteur n'est pas capable de mettre en évidence la synchronie, c'est-à-dire qu'il ignore quel équivalent utilisaient les jeunes de l'autre langue à l'époque de la création du texte traduit.

Malgré l'instabilité des formes, le traducteur devrait trouver un équivalent le plus proche non seulement au niveau de l'expressivité, mais aussi au niveau

26 B. CONEIN, Françoise GADET, « Le « français populaire » ... », *art. cit.*, p. 107.

27 *Ibid.*

28 Vivienne MÉLA, « Verlan 2000 », *art. cit.*, p. 31.

de l'adéquation chronologique (il s'agit surtout de trouver un terme qui était à la mode à l'époque donnée des deux côtés). Le traducteur des romans pour les jeunes, des sous-titres des films, etc. est bien évidemment adulte et souvent, il transpose dans le texte traduit les expressions de l'époque de son adolescence ce qui est une erreur magistrale si le texte ne date pas de cette époque.

Par extension, nous observons un phénomène similaire dans le cas des intensificateurs en *hantec* (*betální, špicový* ; cf. *supra* § 7.4). Avec l'insistance des « vrais argotiers » de *hantec* (et des médias) sur l'usage des intensificateurs vieilliss, d'une génération aujourd'hui adulte, ils condamnent ce parler argotique à ne plus être considéré comme un parler vivant par les jeunes, qui ne s'identifient plus avec l'appellation « *hantec* ».

Même si, du point de vue normatif, il s'agit d'expressions marginales compte tenu de leur caractère plus ou moins éphémère, les intensificateurs semblent jouer un rôle emblématique dans la production spontanée des jeunes.

La diversité des termes utilisés par les jeunes d'une seule génération montre bien que cette catégorie lexicale est un des fondements de la néologie adolescente. Nous constatons l'usage des intensificateurs influencé tout d'abord par la mode, en ce qui concerne le choix lexical, mais variable sexuellement et générationnellement, en ce qui concerne la fréquence d'emploi.

Or, l'intensification chez les jeunes étant un phénomène remarquable dans sa dynamique, dans ses usages, mais surtout dans ses motivations psychiques, elle mérite une étude beaucoup plus approfondie dans les deux langues.

3. Vers une psychologie de l'argot : variation inter-groupe

Pour l'étude des universaux des parlars des jeunes de tous les milieux, il sera nécessaire de comprendre les motivations qui amènent les jeunes (et également les adultes) à créer des formes linguistiques propres à un réseau de communication, ceci dans une approche psychologique et fonctionnelle.

Il a été prouvé scientifiquement que le psychisme d'un enfant se développe différemment dans un milieu majoritairement adulte par rapport au milieu où le jeune est entouré par ses contemporains. L'instinct naturel de sociabilité regroupe les jeunes entre eux et c'est dans ces collectifs que les jeunes imitent, en jouant, le monde des adultes.

La fascination pour les mots inconnus, mais expressifs – ce sont notamment les vulgarismes et les mots issus de l'argot – commence à un âge bien précoce. Cette pratique commence par le jeu et passe naturellement à la révolte consciente, par le biais de la transgression des tabous, ultérieurement, à l'âge adolescent.

C'est depuis la création des premiers groupes à la maternelle – et plus tard à l'école – que les affrontements verbaux (et souvent aussi physiques) hiérarchisent ce petit monde parallèle. Outre la primauté physique, c'est surtout l'éloquence et le don d'argumenter et de faire rire les autres qui permet de se placer haut dans la hiérarchie du collectif (cf. *infra* § 8.5). La néologie incessante et la reprise des mots « branchés » par les jeunes s'expliquent alors facilement.

Le psycholinguiste tchèque Z. Vybíral²⁹ résume les *fonctions psychologiques de l'argot*. Il estime que les mots d'argot, les mots branchés, les « mots totémisés » par le groupe (ce qui correspond à notre définition d'un « mot identitaire », cf. *supra* § 8.2) ou bien les mots tabouisés, tout ce lexique remplit une « fonction démarcative », c'est-à-dire que l'emploi spécifique de ce lexique permet une catégorisation des membres et une délimitation de ces derniers par rapport aux non-membres. En argotologie française, on parle plutôt d'une « fonction identitaire », voire encore « connventielle ». Vybíral ajoute que cette démarcation se crée même au prix du dressage de « barrières de communication ».

Ces barrières peuvent être *construites consciemment* quand les membres désirent protéger l'identité du groupe, maintenir le canon groupal spécifique grâce à une « clôture linguistique » par le biais de mots incompréhensibles pour les non-initiés. L'argotologie française désigne ceci comme « fonction cryptique ». Cependant, nous sommes persuadée qu'il faut délimiter également le cas d'une *construction inconsciente* des barrières de communication entre les membres d'un groupe et les non-locuteurs.

À la différence du cas précédent où le groupe cherche consciemment à ne pas être compris par son entourage, nous observons souvent des expressions qui sont propres à un réseau de communication bien cohésif et qui restent obscures pour les non-initiés.

Pendant le temps passé entre pairs (ou camarades de classe pour le cas scolaire, observé par nous), les petites histoires amusantes vécues ensemble donnent naissance non seulement aux surnoms plus ou moins hypocoristiques des membres du groupe, mais également à tout un stock d'expressions dont le sens reste caché à ceux qui n'ont pas assisté à leur création lors d'un événement qui incite l'emphase dans le discours.

Ce moment d'échange de paroles est appelé par les jeunes « délire »³⁰. Selon la définition de T. Pagnier, ce type de rite communicatif peut être défini comme :

« une blague, un moment, une aventure, souvent drôle partagé par les individus constituant le réseau. Cette aventure fait l'objet de récit [*sic*] des plus enflammés et pourrait presque être appelée des épopées. C'est d'ailleurs souvent les gloses qui font du moment un « délire ». Ce mot est aujourd'hui compris et utilisé par une grande part [*sic*] des jeunes : « on s'est tapé un délire hier, grave !! »³¹.

Le substantif *délire* et le verbe *délirer* sont polysémiques puisqu'ils possèdent une forte charge expressive et servent comme des « mots identitaires » pour

29 Zbyněk VYBÍRAL, *Psychologie lidské komunikace* [Psychologie de la communication humaine], Praha, Portál, 2000, p. 125-128. Nous traduisons les notions.

30 Ce mot branché est utilisé surtout par les jeunes des cités. Avant sa propagation, les sociolinguistes observaient les fonctions similaires de « signes d'appartenance » au groupe auprès des « ragots » (cf. D. LEPOUTRE, *Cœur...*, op. cit., p. 149-237). Or, tandis qu'un « ragot » est un bavardage plutôt malveillant, visant directement un individu, le sujet d'un « délire » peut être n'importe quelle situation, objet, individu qui incite l'intérêt des jeunes.

31 Thierry PAGNIER, *Les dénominations de la femme dans le « français contemporain des cités »*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Sandrine Reboul-Touré, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III, 2002, p. 35.

les jeunes des cités³². Le verbe *délirer* est « traduit » en français standard par J.-P. Goudaillier comme « fantasmer »³³, ce qui implique bien le caractère inventif de ces rites communicatifs.

La néologie issue des délires doit se trouver au centre de la recherche argotologique, car c'est souvent ainsi que les nouveaux lexèmes sont nés :

« ça part d'un délire et puis c'est resté » et c'est ainsi que le collectif est cimenté : « je parle comme ça dans la rue + avec les copains + à l'école aussi + on délire »³⁴

Il y a des enjeux didactiques non négligeables également ; le plaisir du jeu avec des possibilités qu'offre une langue ne devrait pas être éteint par les autorités scolaires au nom du respect de la langue standard !

Il nous faut citer à ce point un exemple remarquable d'application pédagogique. Il s'agit d'une série d'initiatives de professeurs de français dans des collèges de banlieue : la première initiative est celle de B. Seguin qui a fait travailler ses élèves sur un projet d'écriture poétique dans leur langage spontané, ce qui a donné naissance au livre *Crame pas les blases* (1994). Cette activité s'est poursuivie, en coopération avec F. Teillard, avec l'élaboration d'un dictionnaire de l'argot des jeunes d'une banlieue parisienne, de « leur langue », ce qui a donné naissance au titre *Les Céfrans parlent aux Français* (1996)³⁵ qui recense un échantillon des expressions auxquelles les jeunes attribuent une connotation identitaire.

Ce type d'activité qui motive et qui incite une réflexion métalinguistique semble heureusement en augmentation. D'ailleurs, ces travaux sont une source efficiente pour la recherche argotologique puisqu'ils permettent de vérifier les datations approximatives de l'extension des néologismes parmi les jeunes.

En milieu tchèque, un phénomène similaire aux « délires » français fait également l'objet d'une dénomination « identitaire » chez les jeunes, sauf que ce n'est pas l'événement ou l'échange de parole qui est désigné, mais uniquement un seul propos amusant, choquant ou quelconque. Les jeunes Tchèques emploient une expression *hláška* (lit. « annonce », terme employé d'abord dans le jargon des joueurs de cartes) pour désigner tout propos qui a eu un effet amusant dans un groupe, mais aussi un effet personnel sur celui qui décrit la situation énonciative. Souvent, mais pas obligatoirement, il s'agit d'un propos qui ridiculise l'énonciateur. Il peut s'agir également d'un commentaire drôle qui « colle » bien à une situation donnée, etc.

De la manière identique aux « délires », une « *hláška* » peut se fixer et persister avec son sens tout à fait originel et étymologiquement clair uniquement pour les initiés, ce qui ne fait que renforcer le sentiment d'une « barrière de communica-

32 Le mot « *délire* » désigne non seulement un échange de paroles, mais c'est un « terme communément utilisé pour indiquer que l'on a beaucoup de plaisir à faire quelque chose ; de même en ce qui concerne le verbe *délirer* qui lui correspond » (J.-P. GOUDAILLIER, *Comment...*, op. cit., p. 117).

33 J.-P. GOUDAILLIER, *Comment...*, op. cit., p. 118.

34 Exemples empruntés à B. SEUX, « Une parlure... », art. cit., p. 87, resp. 84.

35 Boris SEGUIN, *Crame pas les blases*, Paris, Calmann-Lévy, 1994 ; Boris SEGUIN, Frédéric TEILLARD, *Les Céfrans parlent aux Français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Calmann-Lévy, 1996.

tion» pour les non-initiés. Ce n'est ni la mauvaise volonté, ni le communautarisme, mais tout simplement la forte cohésion du groupe et la *fonction conniventielle* qui font resurgir ce type de propos répétitivement, souvent en dépit du risque d'incompréhension par leur entourage. Les allusions à une aventure du passé vécu dans le groupe cimentent la reconnaissance identitaire du collectif et permettent une démarcation des membres du réseau par rapport aux étrangers qui ne comprennent pas ces allusions.

Un phénomène identique fonctionne même au niveau commun, auprès de différentes couches de génération. Les allusions que les jeunes font notamment aux propos des films cultes, que les adultes ne connaissent pas forcément, cimentent le sentiment d'appartenance à une génération. Les «*hlášky*» (lit. pl. «les annonces») des films cultes de la génération actuelle sont souvent transposées dans les noms des groupes de musique, dans les noms des clubs branchés, dans les sonneries des portables, etc. Elles sont relevées même sur des sites Internet³⁶.

Prenons comme exemple typique le *propos culte* = «*hláška*» - du film *Sněžanky a machři* («Les perce-neige et les frimeurs») de 1983, qui marquait notre génération à tel point qu'on retrouve fréquemment dans les portables de nombreux jeunes la tona³⁷ : *Vydrž, Prfka, vydrž!* («Ne raccroche pas, Prfka, persiste!» ; où *Prfka* est un patronyme peu fréquent et ridicule, utilisé dans le film).

«*Délires, hlášky, mots identitaires*» : au cœur de la culture juvénile

Que ce soit au niveau inter-groupe ou intra-groupe, ces «mots identitaires» (ou plutôt les «locutions identitaires», pour ne pas exclure les syntagmes figés) représentent, à notre avis, la partie centrale de la «culture juvénile» et justifient pleinement notre intérêt à expliquer la notion de fracture linguistique générationnelle.

La néologie formelle, mais plus souvent sémantique, issue de ces «*créations du délire*»³⁸ ou des «*hlášky*», est une composante universelle de tous les milieux qui vivent dans une cohésion, et elle est notamment présente dans les milieux scolaires. Ce phénomène ressort du grégarisme si typique des adolescents et il est au cœur de toute recherche argotologique.

Une situation similaire est observée d'ailleurs dans chaque milieu fermé, cohésif. Sans doute, une longue vie en communauté engendre la création des argots et des jargons (rappelons les traditionnels argots militaires, argots des prisonniers ou jargon de la mine³⁹, entre autres).

Nous pouvons témoigner d'une création d'un néologisme expressif issu d'une «*hláška*» écrite de notre propre expérience au cours de l'adolescence. Dans notre groupe de copines, nous nous sommes échangées des lettres (à l'époque, les mails

36 www.meteleskublesku.cz, entre autres.

37 Apocope de tonalité.

38 Cf. B. SEUX, «Une parlure...», *op. cit.*, p. 96.

39 Cf. Béatrice TURPIN, *Les mots de la mine*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.

ou les chats n'étaient pas encore nés) et les anglicismes ont été des piments expressifs fréquents, mais peu lexicalisés. Suite à une faute d'orthographe d'une copine qui a mélangé la formule d'adieu *bye bye* [baj baj] = « au revoir » avec *bay bay* [bej bej] = « une baie une baie » dans une lettre, ceci a servi pendant longtemps de source de moqueries pour notre petit groupe des copines dans lequel nous nous sommes saluées en partant *Zátoka!* (qui est une traduction tchèque de baie). Or, au fur et à mesure, la substitution est devenue si fréquente dans son emploi crypto-ludique que les autres élèves de notre classe ont commencé à reprendre occasionnellement ce terme, sans comprendre son étymologie, comme s'il faisait partie du lexique argotique de la classe. Sans trop de surprise, il faut avouer que ce terme a été oublié après une certaine période, puisque sa force expressive de départ s'est effacée par un usage fréquent, mais il reste un bel exemple de la vie des mots argotiques créés à l'intérieur d'un groupe, ceci au niveau de « micro-argots ». Il s'agit d'une vie souvent éphémère, mais pourtant remarquable puisqu'on peut supposer ainsi que la plupart des mots d'argot commun se créent d'une façon plus ou moins identique.

Nous sommes d'avis que ces mots vivent dans le cycle :

naissance d'un délire ou d'une « *hláška* » (lors d'un événement bien précis)
 → *promotion* et augmentation de l'expressivité crypto-ludo-identitaire dans le groupe
 → *banalisation* et effacement de l'expressivité
 → *désuétude*
 ou
 → *diffusion vers des niveaux plus communs de l'argot*

(théoriquement, rien n'empêche qu'après avoir été promu dans un groupe restreint, le mot se diffuse dans d'autres groupes et qu'il peut passer, sans être banalisé, vers des niveaux plus communs de l'argot).

Cette réflexion ne dépasse pas malheureusement le champ hypothétique, faute d'absence de méthode scientifique de la détection du processus de l'extension des néologismes par la transmission orale.

En somme, si nous avons défini précédemment l'argot commun (ou, si l'on précise au niveau générationnel, l'argot commun des jeunes, cf. *supra* § 7.2) comme une extrémité macro-structurale de l'analyse variationniste, les « créations du délire » et les « *hlášky* » s'inscrivent surtout dans le système micro-structural, des micro-argots (de classe, dans notre cas de figure). C'est ainsi qu'on retrouve maints « hapax d'une classe » (ce sujet sera traité *infra*, cf. § 10.2) et qu'il est permis de parler désormais d'un « résolecte » qui est, à notre avis, un terme à mi-chemin entre sociolecte et idiolecte.

Notion de « résolecte »

Une description objective des pratiques langagières au niveau lexical nécessite un certain détachement de la terminologie linguistique qui s'avère souvent trop vague ou trop connotée vis-à-vis de la problématique d'argot. Certains travaux

d'argotologie comparative ont subi des critiques d'ordre méthodologique car ils n'ont pas délimité précisément le public concerné par la variation lexicale, ce qui nous paraissait très pertinent au début de nos recherches. C'est pourquoi notre approche cible tout d'abord la notion de «réseau de communication» (cf. *supra* § 3.2) où circule le lexique argotique.

Pour contourner la problématique des hapax, des créations *ad hoc* et la question bien pesante du caractère éphémère de certaines expressions, nous avons opté pour une *approche de l'intérieur* : l'unité de base est, en notre méthodologie de travail, une classe scolaire. Malgré le caractère plus ou moins artificiel de ce type de formation de jeunes (par rapport aux groupes de pairs dans la rue qui se sont formés spontanément), les lois de la reprise, de la création et de l'abandon du lexique argotique sont tout à fait identiques pour les deux cas de figure.

La notion de «sociolecte générationnel» colle bien à ce que nous avons défini précédemment comme «argot commun des jeunes». Néanmoins, ce terme n'est pas tout à fait satisfaisant pour la description des «micro-argots» des groupes observés car il ne prend pas en compte la variation inter-groupale, et encore moins la variation intra-groupale.

C'est pourquoi nous avons dû chercher une terminologie plus appropriée à notre type de recherche. Pour décrire les pratiques langagières des jeunes, nous avons finalement opté pour le terme tout à fait néologique du «*résolecte*», emprunté à T. Pagnier⁴⁰. Il le définit comme «le répertoire utilisé dans un réseau de communication défini»⁴¹.

L'avantage de cette dénomination est non seulement qu'elle évite d'utiliser une épithète dans le terme synonymique (seulement sur le niveau d'étude macro-structural) du «*sociolecte générationnel des jeunes*»⁴²; mais elle est avantageuse surtout pour le fait qu'elle entre dans un paradigme utilisé dans les deux linguistiques (tchèque et française) des *-lectes* : *idiolecte*, *sociolecte*, *ethnolecte*, *technolecte...*, etc.

Toutefois, pour travailler avec ce terme, il faut insister sur la régularité de la communication dans le réseau pour que la connivence entre les membres du réseau puisse se développer et pour que «des rites et des codes communicatifs puissent être définis»⁴³. Dans un collectif de classe, la fréquentation quotidienne et les échanges verbaux des élèves déclenchent la circulation du lexique expressif (le plus souvent «marqué», sub-standard) qui peut être issu de l'argot commun, de l'argot des groupes voisins, etc., et la création néologique expressive propre à ce réseau de communication qui a une forte valeur identitaire (cf. *supra* § 8.2 les

40 Cf. par exemple Thierry PAGNIER, «Étude microstructurale du parler d'un groupe de jeunes lycéens», in : Dominique CAUBET, Jacqueline BILLIEZ, Thierry BULOT et al. (éds.), *Parlers jeunes, ici et là-bas : pratiques et représentations*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 186.

41 T. PAGNIER, *Les dénominations...*, op. cit., p. 34.

42 H. BOYER, ««Nouveau français» ...», art. cit., p. 6.

43 T. PAGNIER, *Les dénominations...*, op. cit., p. 35.

« mots identitaires »). Cette circulation du lexique par le résolecte fait l'objet de nos conclusions principales et sera traitée à part (cf. *infra* § 10.4).

Voici un exemple d'entretien individuel à Paris avec l'informateur F. Il commente l'usage des mots de la liste comportant les dénominations de la femme en FCC tirés du dictionnaire *Comment tu tchatches !*, et il sourit en regardant le mot *Mururoa* = « une très belle fille » (attraction argotoponymique de *bombe* (sexuelle)) :

F: Mururoa? (*rire*) carrément

Q: non? / du tout? / tu connais pas? / ça?

F: non non mais ça doit être un truc spécifique // +> spé-ci - fi +> // merde comment dire en français /// spécifique à une cité / à une région / à un quartier quoi / parce que bien sûr tu peux dire **Mururoa** / moi quand j'vois par exemple quand y a une expression quand on dit euh un mec par exemple qui a plein de boutons / on va dire c'est **Hiroshima** // tu vois / ça c'est c'qu'on disait nous / quand j'étais avec mes potes avant / qu'on voyait un mec qui était un peu con / on disait ah c'est un **Pedro** // mais personne n'le dit / tu vois / mais nous on le dit / tu vois ?

Cet exemple montre bien que chaque réseau de communication bien cohésif se crée, pour des raisons crypto-ludiques et identitaires, ses propres néologismes (le plus souvent néologismes sémantiques – ici, argotoponyme et antonomase – *Hiroshima*, *Pedro*) qui font partie de ce que nous allons désormais désigner par « résolecte ».

Mais pourquoi abandonner à ce niveau le terme « *sociolecte* » qui sert traditionnellement à la description de « *la variété de langue parlée par une communauté, un groupe socio-culturel [...] ou une classe d'âge* »⁴⁴ ?

La réponse réside dans notre désir d'éviter les généralités trop simplificatrices quant au parler des jeunes, notamment des jeunes des cités, même si nous ne pouvons pas ignorer non plus l'existence d'un certain symbolisme identitaire qui prétend qu'il y a UN parler des cités, cf. *supra* § 7.3). T. Pagnier remarque bien qu'« *avant de considérer à un niveau national l'existence d'une variété de français, il nous faut voir comment les pratiques langagières de ces lycéens s'organisent en système* »⁴⁵.

En revanche, le terme de *sociolecte* semble être adéquat pour marquer l'argot commun des jeunes, le niveau des « macro-argots », en adoptant *l'approche de l'extérieur* (cf. *infra* § 10.3).

4. Vers une psychologie de l'argot : variation intra-groupe

La méthode d'observation participante que nous avons adoptée s'est révélée idéale pour observer non seulement les pratiques du groupe, mais aussi les pratiques de ses membres. Elle nous a également aidée à comprendre les motivations d'usage ou d'abandon du lexique argotique circulant dans le « résolecte » de la classe observée.

44 Claudine BAVOUX, « Sociolecte », p. 265, *art. cit.*

45 T. PAGNIER, *Les dénominations...*, *op. cit.*, p. 33.

Il nous semble que chaque individu utilise le lexique argotique, y compris les néologismes expressifs, de manière singulière, dépendant d'abord de son *caractère individuel* et ensuite de la *situation communicationnelle*.

Les linguistes tchèques, dans le cadre de la stylistique et de la «*socio-stylistique*»⁴⁶, se demandent ce qui est communément propre à un «*style juvénile*» (à la différence du «*style enfantin*», «*style des seniors*», etc. dans le cadre d'une discussion des styles en fonction de l'âge). Nous sommes d'accord avec Jana Hoffmannová qui résume que c'est surtout la non-conformité, l'exhibitionnisme, l'expressivité, l'informalité, la ludicité, l'ironie, etc.⁴⁷

Or, à notre avis, il n'est pas possible de considérer toute production jeune comme un «*choix stylistique*» dans l'inventaire des moyens lexicaux, morpho-syntaxiques et prosodiques que propose la langue donnée. Certes, dans la *situation peu affective* où le jeune peut contrôler facilement son choix lexical, ce choix est plus ou moins conscient. Or, dès que la situation de communication devient incontrôlable – *affective* – son choix lexical devient inconscient, spontané, et c'est surtout la fréquence d'usage des lexèmes qui implique le choix du lexème parmi d'autres variantes. Ceci est bien visible au niveau de la prosodie : l'accentuation «*trahit*» l'énonciateur au moment où il n'a plus de temps pour se soucier de contrôler sa façon de parler : c'est au moment d'une excitation psychique où il vaut mieux éviter de parler de «*choix stylistique*» et commencer à parler plutôt d'un *discours spontané, stigmatisé par les pratiques du résoclecte*.

Les proportions entre ces deux extrémités sont individuelles. Le caractère de chaque jeune étant différent, on retrouve ceux qui sont conscients plus que les autres de leur choix stylistique quelle que soit la situation de communication aussi bien que ceux qui n'arrivent pas à sortir de leur «*marquage sociolectal*», c'est-à-dire qu'ils sont moins habiles pour varier leur langage en fonction de leur interlocuteur.

Cette constatation s'avère très pertinente dans le cas des jeunes des cités qui sont souvent accusés par les médias (et par certains linguistes aussi, revoir *supra* § 1.2) d'être renfermés dans les «*ghettos linguistiques*» de leurs pratiques argotiques qui les dépossèdent du variationnisme situationnel. Ce constat est bien sûr faux. Ici, comme partout ailleurs, la sensibilité au choix stylistique approprié à la situation de communication est une question d'intellect, d'éloquence, d'état d'esprit momentané, etc.

Le niveau d'ancrage dans la façon de parler du groupe dépend dans chaque milieu d'adolescents du besoin d'identification avec ce groupe qui varie selon la position dans la hiérarchie du collectif, selon son ancienneté dans le groupe, selon

46 Cf. Jana HOFFMANNOVÁ, *Stylistika a....* [La stylistique et...], Praha, Trizonia, 1997, p. 137. Il s'agit d'un terme désignant une discipline intermédiaire entre la stylistique du discours et la sociolinguistique.

47 Jana HOFFMANNOVÁ, «*Styl současných teenagerů (na pozadí úvahy o „stylech věkových“)*» [Le style des adolescents actuels (à l'arrière-plan de la réflexion sur les «*styles d'âge*»)], in : *Stylistika IX*, Opole, 2000, pp. 249–250.

la stabilité psychique en général (tout cela dépend de la capacité de la base familiale à rassurer le jeune).

Confrontant les fiches des élèves avec nos observations, nous constatons que les jeunes des familles perturbées reprennent généralement plus que les autres jeunes (des foyers biparentaux « calmes ») les pratiques langagières du groupe, qui fonctionne un peu comme une seconde famille, une famille supplémentaire.

Émotionnalité dans le discours spontané

Le psychisme d'un adolescent est en train de se stabiliser ou de se déstabiliser compte tenu des facteurs extérieurs qui sécurisent ou insécurisent son « soi » fragile, son identité personnelle dans le cadre d'une famille, d'un groupe de pairs, d'un collectif scolaire, etc.

Dans une classe scolaire, on observe aussi bien les garçons qui s'excitent très rarement, qui agissent de manière presque « adulte », mature, que ceux qui s'excitent facilement, qui se comportent plutôt de manière irresponsable, enfantine pour la plupart du temps. Ces différences se reflètent bien évidemment dans leur discours, notamment dans le discours spontané (sans le moindre temps de préparation des phrases).

Tandis que certains ne semblent pas être motivés par l'utilisation des expressions argotiques, les intensificateurs, les *phatèmes parasitaires*⁴⁸ ou des « mots identitaires » que pour renforcer le sentiment conniventiel et son appartenance au groupe, il y a une bonne partie des jeunes qui utilisent ces termes en abondance, pour leur propre satisfaction, pour pouvoir exprimer ainsi leurs émotions aiguës.

La *fonction expressive* évoquée précédemment prend alors dans ce contexte un sens purement psychologique (sans avoir recours à la forme du lexique choisi, mais seulement à l'intention émotionnelle du sujet parlant). L'expressivité traduit une emphase, une affectivité personnelle du locuteur, qui ressort du besoin d'exprimer l'excitation énorme de l'esprit adolescent. C'est une mise en relief du message, une sorte d'intensification du discours évoquée *supra* (cf. § 8.2).

Si l'on parle d'expressivité, il faut évoquer également le principe de pertinence qui oppose l'expressif à l'impressif. L'*impressivité* est une deuxième notion-clé complémentaire à l'expressivité. Or, elle est souvent incluse dans cette dernière en lexicologie, vu son caractère tout à fait subjectif pour lequel la lexicologie traditionnelle n'a pas de moyen de filtrage (pour la subjectivité du caractère expressif, cf. *infra* § 9.1).

48 Les phatèmes sont des figements parasitaires typiques pour le discours spontané (en français, les plus récurrents chez les jeunes sont : *tu vois ce que je veux dire* ou bien *t'as vu*, en tchèque *vole ne, chápeš jako*, etc.). Ils servent comme ponctuateurs du discours dont la fonction principale est d'attirer et de maintenir l'attention de son interlocuteur et donc de le prendre à parti.

Nous pouvons envisager *l'expressivité* dans l'optique des *intentions du locuteur* et *l'impressivité* dans l'optique des *effets sur l'interlocuteur*. On opère avec cette binarité terminologique notamment en critique littéraire et en poétique.

P. Léon, par exemple, l'applique sur son « *modèle phonostylistique fonctionnel* »⁴⁹. Selon sa théorie, les fonctions identificatrices qui relèvent du récepteur, identifient le sujet énonciateur, généralement à son insu. Il les divise en :

« 1) *indices sémiotiques* reliés à l'état physiologique ou psychologique, dénotant surtout les *émotions* et le *caractère* ; 2) *indices linguistiques*, connotant l'appartenance du sujet énonciateur à tel ou tel dialecte ou sociolecte »⁵⁰.

Or, le message est, selon Léon, la résultante de deux fonctions, fonction identificatrice et fonction impressive.

La fonction impressive découle, quant à elle :

« de la volonté, consciente ou non, d'impressionner le récepteur [et elle est] constituée de *signaux* stylistiques, dénotant des *attitudes*, qui se manifestent selon des circonstances particulières : 1) le statut du récepteur ; 2) le contexte social ; 3) la représentativité professionnelle du locuteur »⁵¹.

Adapté à nos réseaux de communication des jeunes, la dernière circonstance s'avère peu pertinente, mais les deux autres jouent un rôle important dans la perception du lexique expressif comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

Impressivité lexicale

Le désir de choquer par son « look », par son comportement ainsi que par sa façon de parler, est un phénomène irrévocable commun au psychisme de tous les adolescents. C'est un exhibitionnisme typique pour cet âge d'expérimentation et de révolte. Dans leurs pratiques langagières, les jeunes jouent beaucoup avec l'effet sur l'interlocuteur, c'est-à-dire avec l'impressivité de leur discours, en insérant des néologismes, des argotismes, des mots obscènes, etc.

Ceci est motivé par l'effort d'un jeune de démarquer son individualité soit dans un groupe de jeunes (et renforcer ainsi son statut dans la hiérarchie du collectif), soit, dans un milieu adulte (pour exprimer sa révolte contre les normes conventionnelles instaurées par la société conformiste).

Pour visualiser le lien entre l'expressif et l'impressif, nous allons reprendre le schéma des fonctions du langage proposé par K. Bühler dans sa *Sprachtheorie*⁵² qui considère que le processus de la communication articule trois fonctions, à savoir la *fonction référentielle* (par rapport au référent, à l'objet désigné), la *fonction expressive* (par rapport à celui qui parle – locuteur) et la *fonction impressive* (par rapport à celui qui entend – destinataire) :

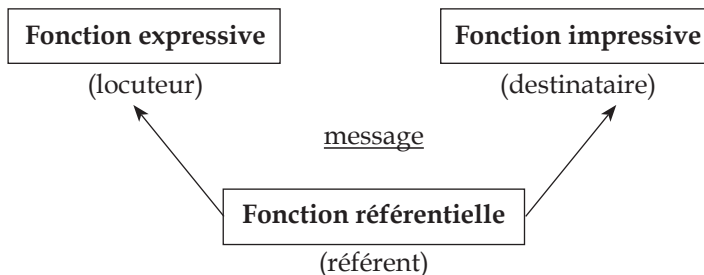
49 P. LÉON, *Précis de...., op. cit.*, pp. 21-22.

50 *Ibid.*, p. 21.

51 *Ibid.*

52 Faute de pouvoir nous procurer cet ouvrage, nous reprenons ce schéma de Nancy Huston.

Schéma n° 5 : Fonctions du langage (expressivité-impersivité) selon Bühler



(Source: selon Karl BÜHLER, repris par Nancy HUSTON, *Dire et...*, op. cit., p. 16)

Nancy Huston, en calquant ce schéma pour montrer les rapports entre les jurons (réfèrent au locuteur et à l'expressivité) et les injures (destinées à l'interlocuteur, à l'impersivité), observe bien que l'obscénité relève surtout de la fonction impersivité⁵³.

Les spécialistes des jurons, les «jurologues» considèrent que l'obscénité repose sur le caractère ouvertement sexuel ou scatologique qui choque gravement la pudeur⁵⁴. Or, c'est toujours la *pudeur de l'interlocuteur* qui est offensée, car le statut du récepteur n'est pas identique à celui qui émet le message. L'obscénité du message ne se résume pas à une forme vulgaire du lexème, mais surtout au fait d'aller contre la bienséance instaurée par les normes communicationnelles dans un contexte social donné. Nous allons observer un cas concret dans le chapitre suivant sur l'exemple du mot *mrdna*.

En résumé, *l'appropriation de son discours* : a) à l'interlocuteur, b) à la situation de communication, sont les deux facteurs les plus saillants qui indiquent si le locuteur est *consentant à respecter la norme communicationnelle*. Sinon, il la transgresse : dans le discours spontané, nous pouvons dire que cette transgression s'opère souvent inconsciemment, mais si le discours est peu affectif, mieux contrôlé, elle est plutôt consciente.

Expressivité et impersivité : notions subjectives

L'expressivité est une notion ambiguë : soit on la considère du point de vue purement lexicologique, où le lexème expressif est celui qui s'oppose au lexème neutre dans une série synonymique, soit on la comprend dans son sens psychologique où elle est associable à l'affectivité et à l'emphase dans le discours, quelles que soient les formes utilisées. L'insertion fréquente des gros mots et des jurons s'explique par la *fonction cathartique*⁵⁵.

53 Nancy HUSTON, *Dire et...*, op. cit., p. 17.

54 Constat repris de Raúl ARANA BUSTAMANTE, *Agression et...*, op. cit., p. 449.

55 *Ibid*, p. 94.

Dans le discours affectif, l'expressivité est menée par le besoin d'exagération, si typique chez les adolescents avec leur psychisme tourmenté. Corollairement, la fonction *impressive* est destinée à provoquer un effet sur l'interlocuteur. Dans le groupe de jeunes garçons, ceci peut aller d'une frime machiste devant les autres membres participant à la conversation, par l'exhibitionnisme ludique, jusqu'à la provocation volontaire, verbalisée par de nombreuses injures, souvent obscènes dans le but d'exclure les non-membres.

Concernant ce point, il faut surtout faire attention à tout jugement de valeur au moment de l'interprétation de la production langagière des jeunes. Un lexème qui peut nous paraître expressif peut être considéré par l'émetteur comme banal ou neutre.

Prenons pour exemple significatif le mot *mrdna* de notre corpus de Brno. Ce terme grossier se traduit littéralement par « une (fille) bonne à baiser »⁵⁶, mais qui a été, à force de son usage fréquent, banalisé au sens générique de « fille ». La première fois que nous l'avons entendu, nous étions choquée par la force *impressive* de ce mot dépréciatif, mais au cours de temps, à force de l'entendre maintes fois dans la journée, l'effet *impressif* s'est effacé et le mot nous a semblé devenir comme quasiment neutre, synonymique de « fille » tout court.

Cette expérience nous a appris à *relativiser le sentiment expressif* des lexèmes, notamment des expressions obscènes créées par les jeunes. À cause de leur effet *impressif*, ce type de lexique est souvent amplifié par les adultes qui ne partagent pas les mêmes normes communicatives que les jeunes : ils sont choqués par leur violence verbale. Or, les jeunes ne ressentent pas du tout une violence quelconque, puisque les termes se sont banalisés, dévulgarisés. Quoique le signifiant contienne des morphèmes vulgaires, le signifié n'est pas connoté de dysphémisme, c'est même le contraire, comme nous le verrons par la suite.

Perte d'expressivité et dévulgarisation : le cas de mrdna

Nos observations confirment alors l'hypothèse que l'expressivité n'est pas une qualité stable d'un lexème. Ce constat est valable aussi bien pour les néologismes que pour les lexèmes expressifs lexicalisés, répertoriés par les dictionnaires. À force de répétition fréquente, et avec un décalage temporel, l'expressivité s'efface et les syntagmes *perdent leur intensité expressive*, se banalisent ou parfois se *dévulgarisent* par l'usage dans le résolecte.

Reprenons pour exemple, le mot fortement *impressif* et dysphémique pour les non-initiés, mais quasi mélioratif pour les jeunes, de *mrdna*, littéralement « une (fille) bonne à baiser », évoqué dans le chapitre précédent.

Suite à la banalisation de ce mot, une série plus expressive a été créée, ceci par l'attraction synonymique, à savoir la série : *šukna, jebna, pichna*, toutes les racines de ces mots étant les dérivations des verbes synonymiques avec *mrdat* (*šukat, je-*

56 Formellement, il s'agit d'un déverbal de *mrdat* = « baiser, niquer » resuffixé en *-na*, suffixe féminin le plus courant dans la formation néologique des jeunes.

bat, pîchat). Au départ, l'expression *mrdna* pourrait être facilement traduisible par une *bonnasse*. Or, cette expression s'est banalisée et signifie maintenant le terme générique « fille », traduisible dans le lexique de ce résolecte plutôt comme *meuf*, ce que confirme le tableau ci-dessous, extrait des occurrences dans nos questionnaires:

Tableau n° 15 : Banalisation du terme *mrdna* dans le corpus de Brno

| question | une fille | une très belle fille | une fille moche | une fille qui n'a pas de poitrine | une fille qui a une grosse poitrine | la copine de quelqu'un | une prostituée |
|--|-----------|----------------------|-----------------|-----------------------------------|-------------------------------------|------------------------|----------------|
| nombre d'occurrences | 9 | 21 | 0 | 0 | 1 | 4 | 1 |
| nombre d'occurrences avec un qualificatif ou resuffixé | 1 | 5 | 1 | 1 | 0 | 0 | 0 |

Ce tableau propose une petite étude statistico-sémique qui permet de confirmer l'hypothèse de l'effacement du sens grâce à la haute fréquence du terme. Il s'avère que les deux questions suscitant la qualité négative pour les jeunes (« une fille moche » et « une fille sans poitrine ») voient apparaître le terme *mrdna* avec un qualificatif *hnusná mrdna* (traduisible sans hésitation comme « une meuf dégoûtante ») et *plochá mrdna* (« une meuf plate ») où le sème primaire de « belle fille » est dénié.

Ceci prouve que le glissement sémantique vers la banalisation d'un terme d'abord très vulgaire s'est opéré et que la dévulgarisation intra-groupe a eu lieu⁵⁷.

5. Conditionnement social de l'identification identitaire par le biais de l'argot des jeunes

Si nous avons mentionné *supra* (cf. § 8.2) que la jeunesse se définit, du point de vue psycholinguistique, par l'immaturation psychique, il faut également dire que du point de vue *sociolinguistique*, le comportement jeune se manifeste par l'*immaturation sociale*. Les jeunes sont sur la voie de la découverte, de l'expérimentation et de la quête de leur raison d'être dans le milieu qui les entoure, de leur statut social – d'abord dans le collectif des jeunes, plus ou moins en jeu, ensuite dans la société environnante, dans la vie réelle.

La grégarité est une caractéristique si typique du milieu adolescent qu'elle apparaît dans toute tentative définitoire. « *On peut aller jusqu'à dire que le propre de l'adolescence, c'est le regroupement. C'en est même un signe de bonne santé personnelle.* »

⁵⁷ Cette banalisation s'est opérée, à notre avis, uniquement dans ce lycée puisque nous n'avons pas repéré ce lexème si banalisé dans notre milieu d'amis ni chez les jeunes d'autres lycées de Brno.

Devenir soi passe par l'autre, avec l'autre», comme le décrit M. Fize⁵⁸ quand il aborde la question des tendances universelles et naturelles de la jeunesse.

Si la condition préalable pour la création d'un argot quelconque est l'existence d'un groupe, c'est bien évidemment à l'âge adolescent où le nombre de groupes est le plus élevé et où l'image d'un groupe est le mieux soigné par ses membres. L'argot ou plutôt les argots des jeunes sont alors générés partout où il y a des regroupements cohésifs qui engendrent la connivence avec des enjeux identitaires.

Pour le cas du FCC (*cf. supra* § 4.2), nous avons rappelé la théorie identitaire de «we code / they code» de J. Gumperz, appliquée aux langues minoritaires face aux langues majoritaires. Or, en principe, l'argot peut servir aux jeunes tout aussi bien comme un moyen qui permet de se réfugier dans une langue grégaire, identitaire grâce à laquelle ils sont acceptés comme les membres du groupe, dans la vie sociale de leurs contemporains, et grâce à laquelle ils peuvent protéger plus facilement leur identité personnelle immature, encore vulnérable face à l'entourage.

Les normes sociales (aussi bien que communicationnelles) imposées par cet entourage sont plus facilement contournables au nom du respect des normes instaurées dans le groupe. Les sociologues estiment que :

«le groupe de pairs crée sa propre culture en triant, conservant, rejetant et redéfinissant divers aspects de la culture parentale et plus largement de la culture dominante dans leur société. Dans certains cas, les adolescents forgent ainsi une *contre-culture*»⁵⁹.

En matière de langue, le «résolcte» est le reflet de la pratique langagière de cette sous-culture groupale.

Non-conformité et conformité

L'immaturation sociale est une notion-clé pour le raisonnement de beaucoup de fonctions de l'argot. Outre la fonction conniventielle, les autres fonctions : cryptique, identitaire, transgressive, etc. résultent du fait que l'individu accorde une importance exagérée à son groupe de référence. Au nom du groupe, il réussit à mieux cacher ses défauts individuels, en tant que personnalité encore peu réconciliée avec son statut dans la société.

Ceci est observable non seulement chez les jeunes, mais également chez les adultes «argotisans». Leur non-conformisme langagier, à première vue tout à fait innocent (s'il ne s'agit pas de groupes marginaux délinquants), dissimule bien le fait qu'ils ne se sont pas tout à fait résignés à leur statut social, qu'ils sont restés en révolte contre la société, qu'ils cherchent la protection du groupe vis-à-vis de leurs échecs dans la vie sociale standard.

58 Michel FIZE, *Les adolescents*, Paris, Cavalier bleu, Idées reçues, 2002, p. 69.

59 Magdalena JARVIN, «Groupe de pairs et relations d'amitié», p. 47, in : Catherine PUGEAULT-CICHELLI, Vincenzo CICHELLI, Tariq RAGI, *Ce que nous savons des jeunes*, Paris, PUF, 2004.

Mais revenons aux regroupements de jeunes. Le non-conformisme avec la société adulte et la révolte contre les normes sociales et communicationnelles sont des particularités propres aux jeunes, répétées à tel point qu'elles sont même devenues des clichés. C'est pourquoi le constat que les normes instaurées dans l'enceinte du groupe entraînent une conformité paradoxalement plus importante qu'ailleurs peut prêter à sourire. « *Poussée à son extrême, la recherche de conformité interne peut cependant nourrir des processus pervers dans la mesure où le groupthink réduit la capacité de réflexion critique* »⁶⁰.

Les individus moins résolus ont souvent peur d'imposer leurs opinions dans le groupe. Les sociologues affirment même que « *les individus restent éclipsés par les pairs* »⁶¹. Ici plus qu'ailleurs, la hiérarchie du groupe détermine les rôles (cf. *infra* le chapitre suivant).

La cohésion résolectale est alors une résultante, entre autres facteurs, de deux comportements complémentaires et pourtant antagonistes : la conformité avec le groupe et l'individualisme, la non-conformité, le don d'impressionner les autres membres du groupe.

M. Fize résume cette situation ainsi :

« le groupe, c'est une logique subtile et parfois intenable.

- 1) On se rassure en étant comme les autres ;
- 2) En étant comme les autres, on est accepté dans le groupe ;
- 3) En étant accepté dans le groupe, on perd de sa singularité.

Le défi est là : chacun doit ressembler à l'autre et s'en distinguer à la fois »⁶².

Nous avons été beaucoup touchée par la justesse du titre d'un ouvrage sociologique de Dominique Pasquier concernant le comportement adolescent dont le sous-titre est « *tyrannie de la majorité* »⁶³. Le groupe impose les normes et celui qui refuse de les accepter est vite expulsé par la majorité à la marge du collectif. Dominique Pasquier explique :

« Les sous-cultures [jeunes] sont organisées de façon « visible » à travers des territoires, des objets, des vêtements, des modes de relations sociales, des pratiques de loisir. C'est la combinaison de tous ces éléments qui fait un « style » et permet de produire l'identité socialement organisée d'un groupe »⁶⁴.

Elle observe également que chaque erreur de stylisation est vite sanctionnée par le groupe. Notre observation participante confirme ces hypothèses. Bien qu'une classe scolaire ne soit pas un groupe homogène créé de façon naturelle, le « style » de la majorité est imité par la plupart des élèves et son non-respect entraîne les injures, les moqueries et l'exclusion.

Observons, par exemple, les réponses dans notre questionnaire pour la question n° 5 (*ceux qui ne sont pas les copains*) en les comparant avec les réponses à la

60 Magdalena JARVIN, « Groupe de pairs ... », *art. cit.*, p. 46.

61 *Ibid.*, p. 44.

62 M. FIZE, *Les adolescents, op. cit.*, p. 71.

63 Dominique PASQUIER, *Cultures lycéennes : la tyrannie de la majorité*, Paris, Éditions Autrement, 2005.

64 *Ibid.*, p. 63.

question n° 59 (*ne pas suivre la mode, être mal habillé*). Dans chacun de nos trois corpus, nous constatons une répétition assez intéressante des mêmes lexèmes ce qui prouve qu'une des conditions pour être accepté dans le groupe est la suivie de la mode du groupe.

Tableau n° 16 : Comparaison du vocabulaire utilisé pour les « non-copains » et celui utilisé pour les « démodés »

| corpus de | lexème répétitif | occurrences pour la question | | notes |
|-------------------|---|------------------------------|-------|---|
| | | n° 5 | n° 59 | |
| Paris | <i>minable(s)</i> | 1 | 1 | à l'oral, nous attestons également des expressions <i>tocard</i> et <i>fonblar</i> pour les deux questions |
| Yzeure | <i>clochard(s)</i> | 1 | 15 | ce terme est devenu insulte facile ciblant la non-suivie de la mode aussi bien que la pauvreté économique |
| | <i>pelo(s) / pélo(s)</i> | 32 | 11 | ce lexème sera analysé en détail <i>infra</i> (cf. § 9.1) |
| | <i>victime(s)</i> | 2 | 1 | ces deux termes marquent le plus souvent le caractère exclu d'un jeune face à un groupe qui pénalise ses écarts au style conformiste |
| <i>bouffon(s)</i> | 11 | 1 | | |
| Brno | <i>socka</i> (« cas soc' ») | 1 | 1 | la variante tronquée <i>soc</i> apparaît 2 fois pour la question n° 5 |
| | <i>chudák</i> (« pauvre type ») | 1 | 2 | avec l'expression précédente, ce sont les termes qui ont généralisé leur sens dans l'argot des jeunes : d'abord désignant la pauvreté économique, ils désignent plutôt l'état pitoyable de la personne pour n'importe quelle raison, y compris la non-suivie de la mode |
| | <i>buzna</i> (« pédale ») | 1 | 1 | l'homosexualité ou l'efféminement, mais surtout le handicap mental sont évoqués le plus souvent lors d'une insulte et ce sont des prétextes classiques pour une exclusion du groupe |
| | <i>je to / vypadá jak debil</i> (« il est / il a l'air débile ») | 4 | 2 | |
| | <i>kripl</i> (« stropiat ») | 1 | 1 | |
| | <i>je divnej / vypadá divně</i> (« il est bizarre / il a l'air bizarre ») | 3 | 1 | « bizarrerie » quelconque traduit la déviance par rapport aux pratiques normées du groupe |
| | <i>Dusil / vypadat jak Dusil</i> (« Dusil / ressembler à Dusil ») | 1 | 1 | cet élève exclu fait l'objet des moqueries du lycée entier (voir chapitre suivant) |

Le tableau montre clairement que, dans les dénominations de ceux qui ne sont pas copains (en tchèque, traduit par mégarde comme « ceux qui dévient du collectif », ce qui est encore plus révélateur), les jeunes rappellent très souvent l'apparence vestimentaire où chaque déviance par rapport au « style » du groupe⁶⁵ dominant est sanctionnée par les insultes et par l'exclusion éventuelle.

⁶⁵ En France, les jeunes s'assimilent eux-mêmes selon le « look » vestimentaire à la « racaille » ou au style « gothique », etc. pour en citer les plus fréquents. En République tchèque, les jeunes garçons sont très attirés par le look « hip-hop » ou « skateur » qui s'oppose nettement au style « rock »,

Hiérarchie dans les classes scolaires

Dans l'usage des termes argotiques et des néologismes identitaires dans les classes scolaires tchèques et françaises, nous avons observé un lien important et universel pour tous les milieux entre la réussite de l'insertion de nouveaux termes dans le résiolecte et le statut individuel dans la hiérarchie du groupe.

Or, le psychisme tourmenté d'un jeune qui est en quête de sa propre identité et des priorités dans sa vie par le biais de la parole, est très difficile à catégoriser puisqu'il évolue incessamment, et exige un regard sociologique approfondi.

En généralisant, dans chaque groupe scolaire, on peut diviser les membres du point de vue de leur hiérarchie dans le groupe en :

- 1) *leaders* (ou « *boss* », si l'on reprend la dénomination propre aux jeunes),
- 2) *suiveurs*,
- 3) *exclus*⁶⁶.

Une classe scolaire est un vrai laboratoire pour observer le comportement grégaire. Dans une communication de plus de deux personnes, chaque jeune cherche, individuellement ou à l'aide de ses meilleurs amis, à se réaffirmer dans le groupe ou à améliorer sa position dans la hiérarchie relativement instable.

Le passage d'une catégorie avoisinante peut s'effectuer avec chaque nouveau regroupement et avec chaque nouvelle interaction langagière. Si le « boss » est absent, un de ses suiveurs prend son rôle tout en l'affirmant verbalement. C'est également par chaque interaction verbale que la rivalité entre plusieurs « boss » dans la classe appartenant à des groupes de pairs différents se manifeste tout en réaffirmant leurs statuts. Personne, par contre, ne veut descendre dans la catégorie des exclus car, en principe, les exclus par toute la classe ne réussissent que très rarement à sortir de leur « caste ».

La situation du suiveur est ambiguë : s'il n'arrive pas à affirmer son statut verbalement, il peut vite devenir un exclu au moment où il essaie d'adhérer à un autre groupe de pairs que le sien. Si nous mettons de côté la primauté physique, donc une affirmation de son statut par la force et par la violence (y compris la violence verbale), il ressort, de tous ces constats évidents à première vue, qu'il est important de mesurer la primauté verbale.

Pour un jeune, l'éloquence et le don de s'adapter à la situation de communication, tout en attirant l'attention de ses interlocuteurs, sont des conditions favorisant la reconnaissance de son statut de « boss » par les autres membres du groupe, moins éloquents, moins habiles à attirer les autres. Ceux-ci adoptent volontairement un comportement de suiveur.

voire « hippie », etc. Ce classement est pourtant très difficile à saisir puisque les courants musicaux s'emmêlent et changent rapidement.

66 Il s'agit d'une catégorisation utilisée par les sociologues (cf. Catherine PUGEAULT-CICCHELLI et al., *Ce que nous savons...*, op. cit., M. FIZE, *Les adolescents*, op. cit., entre autres), nous allons préférer la dénomination plus expressive « boss », anglicisme commun que les jeunes de nos trois milieux utilisent pour décrire les « leaders ».

Le statut hiérarchique dépend également de taux de confiance en soi. Tandis que certains élèves ont un aplomb imperturbable et ne se laissent pas « détronner » de leur statut privilégié, d'autres élèves accordent plus d'importance au jugement du groupe. Il y en a même ceux qui se sous-estiment et qui se résignent à leur statut défavorisé, tout en refusant de copier le « style » du groupe.

Notre distraction lors de la traduction du questionnaire en tchèque a causé des petits écarts pertinents pour le traitement statistique comparatif, mais qui peuvent être très révélateurs pour une petite comparaison sémantico-psychologique. La question n° 15 (*quelqu'un qui aime se battre, qui n'a pas peur*) a été par négligence divisée en tchèque en deux sous-questions : n° 15A (*qui est le meneur du groupe*) et n° 15B (*qui aime se battre*).

En fin de compte, les réponses à la question n° 15A des jeunes du lycée brnois témoignent bien de plusieurs facteurs liés à la position de leader du groupe :

- *la valeur symbolique* attribuée au statut hiérarchique favorisé – les jeunes font automatiquement référence soit aux prototypes des braves héros (les anglicismes : *hero, king*), soit aux gangs délinquants « style mafia » en recopiant la dénomination stéréotypée de leurs chefs (*kápo* = « un caïd », *mafíán* = « un mafioso », éventuellement un terme plus neutre *šéf* = « un chef », « un patron »)
- l'association d'un leader avec *la primauté physique et la violence* – les expressions *drsňák* = « un dur », « un barbare », *řezník* = « un boucher » et *bitkař* = « un bagarreur » témoignent des cas assez fréquents où la position dominante dans le groupe est imposée aux autres par force
- ceci implique *une ridiculisation* de chaque démonstration de pouvoir – l'expression resuffixée de *mafíán* > *mafoš* (avec le suffixe expressif typique pour le *hantec*) ou bien même la locution intensifiée *mafoš na kost* = « un mafioso à donf » (lit. « ~ jusqu'à l'os »), éventuellement aussi le superlatif absolu exagéré *nej nej king* = « un maxi maxi king » ou l'évocation du nom du personnage d'un roman pour les jeunes *Zilvar z chudobince* = « Zilvar de l'hospice »⁶⁷, tous ces termes tendent à plutôt ridiculiser les jeunes autoritaires. On remarque un dédain très fort dans l'expression *bohatej machr* = « un frimeur de cheuri » qui vise les « boss » qui s'achètent l'autorité en faisant des cadeaux à leurs suiveurs.
- forte *tendance à l'égalité hiérarchique* – les jeunes répondent très souvent qu'il n'y a pas de boss parmi eux : *nikdo* = « personne », *jsme si rovni* = « nous sommes égaux », *žádný není* = « y a aucun », *všichni za sebe* = « chacun pour soi », *nepoužívám* = « j'utilise pas », etc.

67 Dans le roman très célèbre de Karel Poláček intitulé *Bylo nás pět* (« Nous étions cinq »), le jeune orphelin Zilvar joue le rôle d'un petit « caillera » dans le groupe de cinq jeunes crapauds.

- en même temps, paradoxalement, il y a *tendance à se faire passer pour un « boss »* – souvent les élèves prétendent être les « boss » eux-mêmes, plus ou moins en rigolant – *já* = « moi », *já a spol.* = « moi et ma clique » (lit. « moi et C^{ie} »), *já ; to je ale blbá otázka, to snad ví všichni* = « moi ; quelle question de ouf, je croyais que tout le monde le sait »
- les *termes respectueux sont assez rares* – un terme très fréquent et respectueux pour un gars d'autorité naturelle est l'expression *kořen* = « un girond » (lit. « racine »), expression typique du *hantec* qui peut avoir d'autres sens selon le contexte (« un mec, son copain, un chaud » – synonyme à *borec*). La réponse *kdo to založil* = « qui a fondé ça [la bande] » exprime également un certain respect envers l'autorité du leader.

En résumé, *le collectif des jeunes tend vers la démocratie et vers l'égalité hiérarchique*, mais tout comme dans la vie réelle, si le statut d'un jeune est favorable, il accepte son rôle ; sinon, il montre constamment son dédain envers l'autorité imposée (même si c'est souvent d'une façon hypocrite, pour ne pas devenir la cible des attaques).

Vannes et insultes : affirmation hiérarchique

Dans une classe scolaire, on observe généralement plusieurs petits groupes de pairs, entre lesquels les affrontements verbaux sont très fréquents. Les « boss » de groupes concurrentiels, mais aussi les suiveurs qui essaient d'améliorer leurs statuts ou de défendre leurs groupes, livrent souvent un combat verbal, souvent parsemé d'insultes. Si ce combat n'est pas conçu pour provoquer l'agression de l'autre, mais s'il sert à taquiner, on a affaire à une série de « vannes ».

Nos informateurs se sont révélés très habiles pour commenter ce phénomène de façon sociologique.

- Q: ça fonctionne les vannes / toujours ?
 F: bien sûr
 Q: et comment tu l'expliquerais ? c'est pour faire honte à quelqu'un ou c'est plutôt pour euh / c'est pour jouer ou <+
 F: ça dépend en fait / t'as euh t'as plusieurs cas de figure / si t'es entre tes copains / entre copains c'est une manière de euh / de rigoler de euh / de faire des blagues et en même temps de montrer quand même que t'es en / **en haut de la hiérarchie dans tes copains** // par exemple moi si j'suis un vanneur / donc même si on est entre copains je suis au dessus de vous / j'suis le chef
 Q: okay
 F: voilà / mais de toute façon le problème c'est que dans le truc de vannes euh / truc de jeunes / c'est toujours parce qu'ils ont des relations un peu conflictuelles entre eux / sont toujours un peu violent
 Q: ouais
 F: donc comme ils sont entre copains ils peuvent pas non plus se foutre sur la gueule tout le temps / donc **pour décharger un peu d leur violence** ils / ils se vannent
 Q: okay / mais c'est pas méchant tout le temps ?
 F: nan c'est +> des fois ça peut êt' méchant mais généralement c'est pas méchant non // c'est une sorte de euh / d'accord tacite entre les jeunes de d' dire bon on se vanne / c'est une façon de se parler une façon d'être ensemble quoi tu vois
 Q: d'accord / et si vraiment la vanne est violente méchante

- F: ah bah tu peux t'frapper avec le gars quoi XXX figure quoi // si s'est pas un gars de ton groupe à toi / tu peux dire : 'ah le mec là-bas **comment je l'ai vanné** là la dernière fois putain **je l'ai niqué/je lui ai jetté la tehon** et tout **je l'ai vanné à mort/je l'ai fumé'** / tu peux dire tout ça quoi /// mais le truc aussi c'est que la vanne c'est quand t'es en euh / avec ton groupe et que tu rencontre d'autres personnes // là ton groupe à toi va vanner les autres
- Q: okay donc c'est l'échange entre +> qui est le chef <+
- F: oui c'est **un échange viril** en fait / tu vois

Cette conversation fournit la preuve que le verbe *vanner* est polysémique : selon le contexte, il peut désigner l'action de lancer une vanne à un copain, mais il peut s'agir aussi d'une action accomplie qui sous-entend la victoire symbolique du locuteur et, consécutivement, la ridiculisation de son interlocuteur perdant.

Quelle est donc la définition précise des vannes ? Les fameuses «joutes verbales rituelles», les vannes, ont été décrites brillamment dans le milieu de la banlieue française par D. Lepoutre⁶⁸ à l'instar des travaux de W. Labov⁶⁹. Lepoutre les définit comme :

«toutes sortes de remarques virulentes, de plaisanteries désobligeantes et de moqueries échangées sur le ton de l'humour entre personnes qui se connaissent ou du moins font preuve d'une certaine complicité. Le principe de vannes repose fondamentalement sur la distance symbolique qui permet aux interlocuteurs de se railler ou même de s'insulter mutuellement sans conséquences négatives»⁷⁰.

Nos informateurs ne font que confirmer ces paroles :

- A: la vanne c'est pas méchant / c'est cru mais c'est pas méchant / c'est vrai quand on est p'tit on est plus méchant à la limite <+ on insulte plus

Toutefois, la profusion des insultes fortes, du type «*va te faire enculer !*», etc. peut cependant tromper l'observateur. Les jeunes eux-mêmes se forment une gradation virtuelle de la force des insultes :

- F: bien sûr y a toujours des insultes que tu peux dire avec tes copains de façon ironique / mais **enfoiré** +> c'est assez léger / c'est pas très très grave / c'est pas très méchant comme insulte / donc tu dis : 'ah l'enfoiré putain qu'est-ce qui m'a fait +> ah l'enfoiré' tu vois / mais c'est euh c'est pas très méchant / un truc vraiment méchant c'est **enculé** / ça c'est la pire insulte / enculé **fils de pute**
- Q: ah ouais c'est une traduction de motherfucker
- F: ouais c'est ça / ça veut dire littéralement le mec qui nique sa mère // ah bah oui y a un truc qui vient des Arabes / l'insulte **niq ue ta mère** / ça c'est une insulte arabe bah je crois qu'ça vient des Arabes
- Q: et ta mère ! ça s'utilise ?
- F: bien sûr / ta mère ! ta reumda ! ta reum ! vas-y nique sa mère ah nique ta mère / va niquer ta mère ! / ta mère est pute / je crois qu'c'est un truc arabe / ah c'est la suprême insulte ouais si tu touches à la mère de quelqu'un / si tu dis **fils de pute ! nique ta mère ! ta mère la pute ! va enculer ta mère ! j'ai niqué ta mère** / ah ouais tout ça c'est la PIRE insulte quoi ouais ouais // ça dans les insultes +> **soit tu touches à la mère soit tu touches à sa virilité** genre t'es un **pédé** t'es une **flippette** euh / t'es une **tapette** tu vois // là là **ça fait mal** quoi

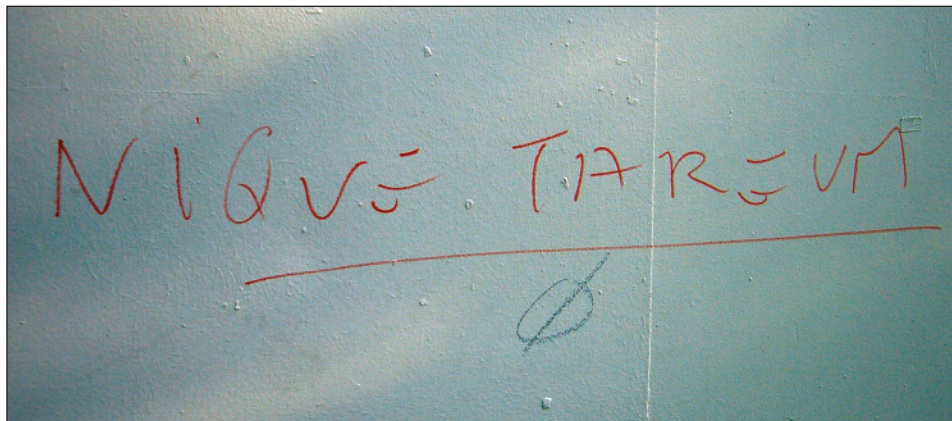
68 D. LEPOUTRE, *Cœur...*, op. cit., pp. 173–203.

69 W. LABOV, *Le parler...*, op. cit., pp. 223–288. Dans le contexte américain, on parle de «dozens» ou bien «dirty dozens».

70 D. LEPOUTRE, *Cœur...*, op. cit., pp. 173–174.

Malgré toutes ces affirmations, nous pouvons constater, suite à notre observation participante, qu'une insulte quelconque est fortement banalisée à cause de sa fréquence exagérée, et ceci est valable pour tous les milieux observés.

Photo n° 1 : Insulte banalisée «nique ta mère» en verlan, tag mural près du lycée parisien



Note : Photo que nous avons prise en mars 2003.

Or, l'insulte blesse au moment où elle vient isolément, face à face, avec une intonation frappante et la preuve en est qu'elle reste sans réponse.

Dans certains cas où les vannes sont formées majoritairement d'insultes, et de moqueries trop blessantes, l'observateur finit par se demander, malgré toute sa connaissance théorique du phénomène, où finit la vanne amicale et où commence le combat réel qui a souvent pour but de déstabiliser la position hiérarchique de son interlocuteur ou de provoquer un affrontement physique tout court.

La *détabouisation d'un sujet intime* par la vanne (notamment au niveau de la famille et des problèmes individuels) provoque souvent une réaction de défense spontanée où le jeu se transforme en une lutte.

- A : dès qu'on parle de la mère / là ça devient un peu plus méchant tu vois c'que j'veux dire / espèce de fils de pute // après tout dépend du +> ah non fils de pute ça passe vraiment pas / ça c'est vraiment pour <+
- Q : et si l'on lance les vannes **on parle jamais de la famille** ?
- A : non / non p'être des fois à la limite pour dire genre euh / j'ai vu ta sœur / elle a fait ça ou quoi mais ça va jamais vraiment loin tu vois c'qu'j'veux dire // c'est jamais jamais méchant
- Q : donc c'est pas du style motherfucker en anglais ?
- A : non non non / ouais à la limite mais ça **c'est vraiment quand on s'embrouille**
- Q : ça veut dire ?
- A : ah comment expliquer avec les vrais mots ? // quand on rencontre quelqu'un et que vraiment ça se passe mal tu vois c'qu'j'veux dire on commence à lever l'ton / à s'embrouiller tu vois / et puis là quand ça part après / ça commence tu sais des fois par les vannes et après ça dérape / ça dérape c'est jamais des potes ce sont toujours des gens qu'on connaît pas ou quoi / on s'imagine toujours que la personne tout le temps elle cherche / qu'y a plus d'respect / ou plutôt elle cherche à toujours être supérieur à toi / donc toi toujours pareil toujours pareil on en rajoute à chaque fois / et puis après dès que ça prend «fils de pute» et tout /

là c'est dédic dédic / est CLAc ! / ouais / là ça commence à être euh +> compliqué / dès qu'on parle même des sœurs // ouais **les sœurs et les mères** ouais c'est vraiment euh +> en fait j'pense que c'est **dès qu'ça touche une certaine sexualité** de euh/ de la famille tu vois c'qu'j'veux dire

Si nos informateurs s'accordent à dire (indépendamment les uns des autres) que la méchanceté des vanes est la plus importante à l'âge pré-adolescent ou pubescent (revoir l'extrait de la conversation avec l'informateur A *supra*), il nous semble pourtant que ceci est plutôt un sentiment subjectif. Les jeunes ont ce sentiment parce qu'en entrant à l'adolescence, ils savent ignorer le contenu blessant mieux qu'avant quand la vane leur avait fait plus mal.

Les pubescents insultent peut-être plus fréquemment dans le désir de choquer le plus possible, mais les adolescents, eux aussi, savent bien être méchants. Ce qui est pire est que c'est encore beaucoup plus consciemment.

La vane chez un adolescent est bien ciblée : soit elle est « gentille » et fait rire, soit elle taquine les points faibles avec un point de mire exact, tout dépend de niveau de gravité de la situation.

- A : les Portugais on dit des Portos /// les Portugais / y a une espèce euh +> d'idée reçue comme quoi ils sont tous poilus
- Q : poilu ? (*rire*)
- A : ouais poilu à fond à fond / donc si tu les vanes il faut que ça / ça part là-dessus et qu'on veut vaner un Portugais quoi / direct c'est sur les poils // même s'il en a pas même s'il est imberbe // TOUJours c'est sur ça / ta mère elle a des poils ou quoi / toujours toujours toujours / c'est ça et la morue toujours
- Q : et vaner justement ?
- A : ah le fait de vaner ? / ah ouais tout le temps tout le temps tout le temps c'est vraiment typique
- Q : c'est pour faire honte à quelqu'un par la vane ou ? / c'est pour quoi faire ?
- A : nan / tu vois ya un mot euh américain qui euh tu vois / **le clash** tu vois c'que j'veux dire / donc tu vanes ça revanne tac tac tac tac tout le temps échange échange 'change 'change comme ça // non la vane c'est jamais vraiment méchant // ya toujours une petite once de méchanceté tu vois mais dans la mesure où l'autre tu attends à c'qu'il répond et tu peux t'permettre de mettre plus à chaque fois plus plus plus / plus méchant mais sans que ça soit bien méchant tu vois c'que j'veux dire / donc avec des potes j'sais pas / ouais la vane c'est vraiment quelque chose qui +> sur n'importe quoi / sur nationalité pas trop // il y a tu vois par exemple un Portugais contre un rebeu tu vois par exemple / ils peuvent ouais +> l'autre il dit **ouais va manger de la morue** et l'autre il dit **va manger du couscous** tu vois ce que j'veux dire / alors toujours ça part comme ça
- Q : et les poils ? / les poilus ? on dit pas euh <+
- A : les poilus / j'sais pas // t'as toujours des trucs euh +> j'sais pas // j'me rappelle qu'une fois on avait un pote et on lui avait dit Tlens / on lui avait ramené un p'tit rasoir jetable / on lui avait dit **tiens tu donneras ça à ta mère** (*rires*)
- A : alors qu'sa mère / jamais on l'a vue tu vois c'que j'veux dire

Il nous paraît important de mettre en évidence que les vanes sur la nationalité, sur l'ethnicité ou la race sont acceptées comme conniventes uniquement dans le milieu pluriethnique (dans notre cas, c'était le lycée parisien uniquement). Si la majorité des élèves dans la classe n'est pas issue de l'immigration, la vane pourrait être facilement comprise en tant qu'insulte ; voici un extrait d'entretien à Yzeure:

Q : tu vas pas vanner sur la nationalité

Z : pas devant la personne / enfin vers des gens <+ enfin / vers des gens euh comme R et S qui habitent dans les cités / si l'on insulte un >+ / le soir y en a vingt qui te tombent sur le nez donc / généralement on évite

Toutefois, suite à notre observation participante dans le lycée parisien, nous nous permettons de constater que la nationalité peut être une cible facile de van-nes, mais aussi d'insultes ; tout dépend de la position hiérarchique de l'élève vanné. Dans la classe observée, un jeune d'origine gambienne qui était souvent la cible des moqueries à cause de sa jeunesse (15 ans) et de sa petite taille, nous a persuadée un des premiers jours de notre observation qu'il venait du Sénégal (probablement parce qu'il supposait qu'il y avait plus de chances pour que nous connaissions mieux ce grand pays que la Gambie, mais en partie aussi parce que les *Galsènes* («Sénégalais» en verlan) ont une réputation symbolique de «boss» dans leur entourage). Un autre jeune de la classe (17 ans), d'origine sénégalaise et d'un statut beaucoup plus haut, dû à son autorité naturelle, a réagi brusquement à notre conversation :

M : ta gueule, Gambien !

Sa nationalité était donc souvent vannée et insultée, malgré l'origine immi-grée de tous les élèves.

Bien que *les vannes n'aient jamais été décrites* (et donc ni attestées au sens propre) *en milieu adolescent tchèque*⁷¹, ce phénomène existe réellement, mais se présente sous une autre forme. En fait, cette joute oratoire n'est pas ritualisée en tchè-que autant qu'en milieu pluriethnique français et comme on manque d'un terme précis pour cette action⁷², les jeunes Tchèques ne se rendent même pas compte qu'ils sont en train de se vanner.

D. Lepoutre⁷³ mentionne d'ailleurs que la pratique des vannes s'est étendue en France seulement après la vague d'immigration maghrébine dans les années 1960 – et après la vague d'immigration africaine en général – puisqu'en Afrique, cette pratique est attestée comme une ancienne tradition populaire très rituali-sée.

Pour donner un exemple pratique d'une vanne, nous transcrivons ci-dessous une conversation lancée par un jeune Maghrébin, «boss» de la classe, qui s'aper-çoit, alors que nous faisons passer notre questionnaire, qu'un élève d'origine ma-lienne entre en classe avec un retard remarquable :

71 Nous incluons dans ce chapitre plus de transcriptions qu'ailleurs parce que la vanne, à notre connaissance, n'a jamais été décrite à propos du tchèque : ceci nous donne l'occasion d'établir un point de comparaison intéressant.

72 Nous proposerons de traduire les vannes soit par une locution figée *slovní přestřelka* = lit. «escar-mouche / tirailleur oratoire» (mais ce terme s'utilise malheureusement plutôt pour l'échange verbal des politiciens), soit par *slovní popichování* = lit. «taquinerie oratoire / verbale» (mais ici, nous manquons le sème de va-et-vient si typique pour les vannes).

73 D. LEPOUTRE, *Cœur...*, op. cit., p. 176.

- M : eeeh renoi / j't'encule / sale nègre // fucking negger⁷⁴
 Z : fucking negger
 Q : okay on est là <+
 M : eh madame
 [Q : attends attends <+]
 M : parce que moi j'suis un patron moi / moi j't'encule / XXX / sale nègre / qu'est-ce qu'il crève
 sale nègre / qu'est-ce qu'il a toi sale nègre / vous mangez l'mafé dès l'matin mon pote / sept
 jour sur sept madame il mange que du riz
 S : t'es fou ou quoi ?
 M : eh l'matin le p'tit déj tu prenais du riz / à midi le riz
 [S : nan nan j'mangeais chinois]
 M : le soir le riz / eh mon pote
 V : wesh le renoi
 [S : t'es fou ou quoi ? c'est pas tous les jours hein]
 M : le mafé mafé c'qu'il mange seulement c'est l'mafé
 [S : nan c'est l'couscous]
 V : eh nous le couscous on le prend aussi le couscous non ?⁷⁵

En réalité, l'élève M est un excellent vanneur, mais dans cet échange, il ne ménage pas le pauvre S qui n'arrive pas à retourner la vanne et essaie seulement de se défendre contre les mensonges que le vanneur lui lance. Bien évidemment, dans cet échange, M renforce sa position hiérarchique et S a perdu. Or, les autres élèves viennent en aide au pauvre «renoi vanné» (notamment l'élève V), ce qui prouve que la force verbale de M n'est pas beaucoup appréciée dans la classe (à l'exception de Z qui répète l'insulte initiale comme un suiveur exemplaire).

Au sens strict, on peut parler des vannes uniquement à la condition que le propos soit retourné à l'initiateur du combat, qu'il y a eu un échange. Selon notre observation, les jeunes parlent pourtant des vannes même dans les cas où l'interlocuteur n'a pas réussi à se défendre en lançant une autre vanne et où, à notre avis, il s'agissait uniquement de l'offense. Nous sommes d'accord avec Lepoutre qui estime que cette pratique est liée avec la «*culture de l'honneur*»⁷⁶, mais à la différence de son rétrécissement à la «*culture des rues*», nous considérons qu'elle est propre à tous les jeunes qui ont tous besoin de s'affirmer hiérarchiquement à travers l'échange verbal.

Ce que cette pratique apporte en plus aux jeunes des cités, c'est le niveau symbolique du phénomène pour l'affirmation identitaire (l'envie de parler de ce sujet s'observe facilement dans nos extraits) et également sa ritualisation.

En pratique, la vanne apporte aux jeunes non seulement la distraction par l'humour et le jeu, elle cache des enjeux personnels pour améliorer leur statut dans le groupe. Le résultat le plus important des vannes : «*qui a remporté la victoire dans ce combat verbal ?*». C'est apparemment celui qui a eu le dernier mot :

- A : quand l'autre nous a par exemple vanné et que et que +> le fait de dire **ta gueule** / ça veut dire qu'on a **plus de vannes** tu vois c'qu'j'veux dire / ça veut dire qu'ça y est / **l'autre il a gagné**

74 Prononcé à l'anglaise [niga :].

75 Le *mafé* est une recette de poulet africaine.

76 D. LEPOUTRE, *Cœur...*, op. cit., p. 176.

Celui qui n'arrive pas à « retourner » la vanne à son interlocuteur et à tourner la joute offensive en jeu de mots, reste « affiché » et devient au fur et à mesure exclu, non respecté par les autres membres du groupe. Le repérage des « exclus » d'une classe est assez rapide pour l'observateur : c'est généralement celui qui reste plus timide que les autres, qui ne prend la parole qu'après qu'un encouragement lui a été adressé personnellement (et encore pas toujours), qui parle d'une voix basse et très brièvement afin de ne pas attirer l'attention de ceux pour lesquels il est une cible facile.

Le support psycho-pédagogique des professeurs envers cet élève chicané est ponctuel (parce que le professeur ne voit qu'un petit fragment des attaques) et provoque malheureusement des attaques ultérieures encore plus fortes. Nous avons été témoin d'une intervention de ce type lors de notre court entretien avec le groupe des usineurs de la classe Z2.B (section dans laquelle nous n'avons pas effectué l'observation participante) lors d'un recensement des profils des élèves ayant rempli le questionnaire :

(P - professeur, K - « boss » vanneur, Q - nous, questionneur)

K : Steier! / Viktore pocem! (*autoritativně*) K : Steier! Victor viens là! (*d'un ton fort autoritaire*)⁷⁷

Q : hele pocem kde bydlíš? Q : tiens! écoute t'habites où?

K : on bydlí pod mostem / krabica číslo šest K : il habite sous le pont / boîte numéro six (*fou rire des autres*) (*ostatní výbuch smíchu*)

P : hoši tak! <+ (*káravě*)

P : eh les gars / alors! (*d'un ton sermonnant*)

K : ne on je z Kanic / jo Kanice

K : nan il vient de Kanice / ouais Kanice

Le Victor en question n'osait pas retourner la vanne et, après l'intervention d'un professeur qui écoutait notre entretien en cachette, il se sentait encore plus humilié et il est sorti hâtivement des ateliers. Ceci a bien évidemment provoqué une nouvelle série de moqueries insultantes à son égard. Bien que notre séjour dans cette demi-classe ait été très court, nous avons vite compris que l'incapacité de retourner les propos injurieux (si l'on sait auparavant que la vanne ne sera pas retournée, on ne peut plus parler d'une vanne, mais carrément d'une insulte) est la preuve la plus évidente du statut défavorisé de l'élève.

Dans une classe observée à Brno (partie serruriers de la classe Z2.B), un élève (que nous allons surnommer Dusil)⁷⁸ a sans arrêt été insulté par les autres et il a été la cible de moqueries beaucoup plus souvent qu'un autre élève, pourtant tout aussi exclu que le premier.

Or, la raison de la chicane plus virulente de Dusil réside dans le fait qu'il a essayé de retourner les vannes à chaque fois, qu'il n'a pas renoncé à intégrer le groupe de ses agresseurs (par un manque de logique rationnelle). Voici un extrait d'un échange tout à fait courant pendant les travaux dans les ateliers, à un moment où le groupe s'ennuie, entre un « boss » (B) et Dusil (D) :

B : Dusile, znáš ten fór o piče, která řekla ne? B : Eh, Dusil, tu connais la blague sur le con qui a dit non?

77 Pour des raisons du respect d'anonymat des élèves, nous avons modifié son patronyme.

78 Pour garder son anonymat, nous allons désormais modifier son patronyme en *Dusil*.

D : Ne.

B : No vidíš, seš piča která řekla ne.

D : Non.

B : Bah voilà, t'es un con qui a dit non⁷⁹.

Déjà le fait que cet élève ne soit jamais appelé par son prénom, mais uniquement par son patronyme, témoigne bien de son statut d'exclu de la classe. Sa réputation de cible facile s'est vite répandue dans le lycée entier et il est devenu un exclu du lycée entier, sans ami, sans protection du groupe.

(un élève d'une autre classe en rencontrant Dusil dans le couloir du lycée lui demande d'un ton surpris) :

Co ty tady, magore Dusile, já sem mysllel, že máš smrdět v dílnách.

[trad. libre : Qu'est-ce qu'tu fous là, taré de Dusil, t'aurais dû être en train de polluer l'air dans les ateliers]

Son rejet permanent par le collectif et le besoin naturel de sociabilité a fait que cet élève nous a beaucoup sollicitée au cours de notre séjour dans cette classe et il nous a raconté sans cesse les histoires (probablement virtuelles, selon l'observation des autres élèves de la classe) de la vie de sa bande de pairs de chez lui, à l'intérieur de laquelle il figure comme un membre valorisé.

Dans le lycée parisien, nous avons observé un cas de hiérarchie tout à fait particulier qui semblait dépendre assez du niveau de la maîtrise du français. Dans la classe des peintres où nous avons effectué l'observation participante, tous les élèves (11 au total) sont d'origine étrangère, mais il y en a seulement 4 qui sont nés en France et qui maîtrisent bien tous les niveaux du français. Ceux-ci ont un aplomb très sûr et figurent plus ou moins comme des « boss » dans la classe.

Ensuite, il y a trois élèves qui sont nés dans les pays francophones, qui sont bons à l'oral, mais faibles à l'écrit. Il est intéressant d'observer que leur connaissance du FCC, des formes argotiques, de leur « langage de la rue » est brillant car ce niveau de langue leur est indispensable pour la communication entre pairs. Ceci leur assure une bonne position dans la hiérarchie de la classe (sauf un qui est handicapé par son âge et sa taille par rapport aux autres).

Les 4 élèves restant, par contre, ont un niveau de français plutôt bas, ce qui implique leur timidité verbale et l'acceptation des rôles marginaux (deux d'entre eux sont de très bons copains qui ignorent les activités de la classe). Il est pourtant intéressant d'observer que l'apprentissage du français passe par la pratique : plutôt que le français standard imposé par l'institution scolaire, ils maîtrisent vite et mieux les expressions identitaires pour les jeunes, les termes argotiques, les insultes, etc. qu'il faut connaître pour pouvoir se ranger socialement dans le milieu de ses contemporains. C'est une condition *sine qua non* pour la survie dans l'univers adolescent parfois violent, insouciant des peines individuelles, des difficultés liées à l'intégration culturelle et encore moins linguistique.

79 Le mot *con* ne correspond pas entièrement au mot *piča* en tchèque. Ce dernier désigne très vulgairement le sexe féminin, mais quoique sémantiquement proche, il s'utilise fréquemment comme insulte virulente, plus vulgaire que le *con* en français.

Dans le lycée parisien, nous avons observé une pratique très fréquente : un jeune demandait à être respecté par son interlocuteur, notamment aux moments où ce dernier se comportait de façon offensante envers lui ou lorsqu'il déstabilisait sa position hiérarchique établie.

Il s'agit d'un moyen d'avertissement avant un conflit éventuel qui, s'il est vraiment respecté, permet de renforcer le statut supérieur de la personne. Dans le cas inverse, on procède à la renégociation de son statut (verbalement ou physiquement) ou bien la personne laisse tomber le défi et ainsi, son faible statut hiérarchique est vite dévoilé.

Un témoignage exhaustif de l'usage du mot «*respect*» et du verbe «*respecter*» nous a été fourni par l'informateur A :

- Q: ce qui me fait rire c'est que j'étais dans la classe +> justement / dans la classe du lycée professionnel et là-bas tout le monde : 'ah respecte-moi / du REspect' tu vois et ça c'est très présent / c'est nouveau ? ou <+
- A: ouais ouais / mais le respect je pense pas que c'est nouveau // je pense que maintenant les gens euh /// j'sais pas / **comme si les gens ils avaient peur de plus être respectés** /// tu vois ce que j'veux dire // donc les gens maintenant / les JEUNES mettent tout le temps un point d'honneur à ce qu'on soit respecté
- Q: ouais
- A: par exemple tu vois / souvent ça +> en disant respecte-moi on se sent supérieur tu vois ce que j'veux dire / donc si tu le dis à une personne en face c'est quelqu'un qu'on euh / qu'on trouve inférieur // donc souvent quand on dit ça c'est quand la personne elle vient te voir euh / sans être polie par exemple // **tout est prétexte à demander le respect** c'est clair / c'est pas tout le temps tout le temps mais c'est souvent PRÉtexte ouais // les jeunes qui viennent te demander ouais t'as pas du feu ? / tu vois ce que j'veux dire comme ça ce genre de manque de politesse ou quoi / si c'est quelqu'un que tu connais pas / tu dis ouais tu lui donne et tu dis **respecte-moi** tu vois ouais / euh // par exemple on voit un jeune qui demande par exemple une cigarette à une personne euh une adulte et on voit / on est à côté tu vois et il est mal poli avec la personne tu vois / et à ce moment là NOUS tu vois / y a une façon fraternelle // on y va et on lui dit **ouais respecte cousin** par exemple // respecte REspecte

Ce phénomène est d'ailleurs intéressant à étudier du point de vue sociologique. Le mot «*respect*» prend dans ce milieu une dimension symbolique : le sentiment d'être marginalisé par la société dominante engendre cet appel au respect de la nouvelle culture juvénile. C'était probablement l'origine du grand succès de ce terme dans le contexte du FCC.

Par conséquent, on peut estimer que le sentiment que les jeunes ont de la décadence des relations entre eux-mêmes a fait glisser l'emploi de cette notion vers le comportement entre pairs ou entre groupe de pairs.

L'absence de cette pratique non seulement dans le contexte sociolinguistique tchèque mais surtout auprès des jeunes d'Yzeure (ou, au moins, non repéré de façon remarquable pendant notre court séjour) peut nous faire croire que les dessous sociologiques jouent un grand rôle dans cette pratique.

Rivalité entre les groupes

Le trait typiquement adolescent qui se reflète en dénomination argotique est une opposition nette entre l'appellation conniventielle de ses pairs et les insultes quotidiennes envers les groupes concurrentiels. Ce phénomène fonctionne sur le principe «*inclusion dans le groupe et exclusion du groupe*», pour reprendre les travaux sociologiques⁸⁰.

«La clique offre un cadre d'expérimentation de la différence entre le statut de membre du groupe (*in-group*) et de personne extérieure au groupe (*out-group*) en favorisant le développement d'un esprit de favoritisme envers les membres du groupe et, symétriquement, de formes d'ethnocentrisme et d'intolérance à l'intention des personnes extérieures au groupe»⁸¹.

Dans une classe scolaire, l'homogénéité du «*style*» (*cf. supra* § 8.4) qui permet une identification sociale, est plutôt utopique. Même dans la classe de Paris, formée entièrement par des jeunes issus de l'immigration, nous avons vu au moins deux élèves qui n'ont pas copié, comme tous les autres, le style «*lascar de cité*», si typique pour ces jeunes car il est si prometteur pour la quête de leur identité interstitielle.

En réalité, la classe est généralement formée de plusieurs petits groupes qui revendiquent l'appartenance à un «*style*» de musique, de sport, d'idéologie, etc. ou tout simplement à un groupe de pairs plus grand (généralement un groupe de jeunes plus âgés ou ayant un lieu de résidence identique) qui a une certaine réputation dans le lycée. Les groupes opposants s'affrontent verbalement dans la rue, également à l'écrit, sous la forme des tags, et ce phénomène se transmet très facilement dans le milieu clos d'une classe scolaire.

Photo n° 2 : Tag offensif inter-groupeal «Cité Bleue baise Issy-les-Bourricots»



Note : Photo que nous avons prise en juillet 2005 Alée des Frères Voisin, 15^e arr. (aux limites d'Issy-les-Moulineaux).

80 Magdalena JARVIN, «Groupe de pairs ... », *art. cit.*, p. 45.

81 *Ibid.*

Bien que ce ne soit qu'un relevé sauvage, ce petit tag illustre bien l'importance psychosociale du fait qu'on est un membre d'un groupe (ici on affirme l'appartenance locale à la Cité Bleue) ainsi que le caractère offensif et dysphémique vis-à-vis de la communication inter-groupe (ici avec les jeunes d'Issy-les-Moulineaux). Il est fort probable que les jeunes de ces deux groupes se fréquentent au quotidien à l'école et que la réputation de leur cité joue un rôle symbolique lors des affrontements entre les petits groupes dans la classe.

L'attachement du groupe à son domicile semble être typique pour les cités de banlieues françaises⁸². Dans le milieu tchèque notamment, nous avons observé que les jeunes forment des groupes qui se réfèrent plutôt à une orientation musicale, sportive, idéologique, etc.

Certaines réponses à notre questionnaire renvoient à la rivalité des groupes et au positionnement négatif des jeunes envers certains groupes marginaux, notamment envers les skinheads. Si nous feuilletons les réponses des élèves du lycée brnois, les renvois hostiles envers les groupes-ennemis se trouvent dans les questionnaires, même si aucune question directe n'était posée à ce sujet. Ceci prouve l'importance du phénomène communautariste chez les adolescents.

Voici quelques réponses de ce type :

- pour la question n° 14 (*un fou*), les jeunes n'hésitent pas à marquer les groupes adversaires : *náckové* = « nazis / petits nazis », *skinheadi* = « skinheads », *anarchisti* = « anarchistes », *techmař* = « raveur » (amateur de techno).
- pour la question n° 18 (*la bagarre*), un jeune se montre aussi violent que les skinheads eux-mêmes en disant : *kopat nácka do hlavy* = « donner des coups de pieds sur la tête d'un petit nazi »
- pour la question n° 43 (*une boîte de nuit*)⁸³, on retrouve une paraphrase de la « discothèque » : *sraz technofilních debilů* = « rencontre des débiles techno-philes » et le commentaire : *technaři skurvení* = « les enculés de raveurs ». En même temps, les jeunes marquent souvent leur appartenance à la culture hip-hop : *poslouchám hip hop* = « moi, j'écoute le hip-hop » pour exprimer leur dédain par les discothèques typiques.
- pour la question n° 59 (*ne pas suivre la mode, être mal habillé*), on voit une référence aux skateboardistes : *skejťák*
- dans la colonne '*Autres idées*', les jeunes énumèrent non seulement les appellations des diverses nationalités, ce qui fait l'objet de la discussion, mais ils ajoutent aussi les dénominations péjoratives des groupes-ennemis, no-

82 Cf. Nous constatons ceci suite aux résultats de notre D.E.A. qui montre la fierté des jeunes d'appartenir à une cité réputée, même si négativement (Alena PODHORNÁ, *Toponymie...*, op. cit., 2002, pp. 135-139).

83 En tchèque, cette question est difficilement traduisible puisqu'une *boîte de nuit* n'a pas un équivalent neutre en tchèque. Le terme commun de jadis, *diskotéka* (« une discothèque ») que nous avons marqué, est devenu connoté par la boîte où seulement la musique disco ou encore techno ou house est jouée. Les jeunes de notre génération utilisaient également un terme concurrent, formé selon le modèle de discothèque, la *rockotéka* (« une rockothèque ») qui, aujourd'hui, semble être moins fréquente et c'est pour cette raison que nous avons ajouté *party* (« une fête ») dans l'intitulé de la question, faute de mieux (étant donné aussi que les jeunes Français ont très souvent mentionné la fête dans leurs réponses, *fête, soirée, teuf*, etc.).

tamment des skinheads et des jeunes écoutant la techno : *technaři* = *smažky*, *buzeranti* («les raveurs = toxes/camés, pédés»), *skin* = *fašoun*, *nácek*, *plešoun*, *kunda* («les skins = fachos, nazis, chauve-souris, cons»), tellement l'hostilité envers ces groupes leur paraît importante à mentionner.

En France, la référence aux groupes spécifiques n'est quasiment pas repérable dans les questionnaires. Le seul exemple, à Yzeure, qui associe les copains avec les «gamers» dans la question n° 4, fait croire que l'élève se réfère à un groupe d'amis qui jouent à des jeux-vidéo sur PC.

Toutefois, lors des entretiens, les jeunes d'Yzeure font aussi bien une distinction nette entre les groupes de jeunes selon les préférences musicales et autres. Par exemple, au cours de notre entretien avec les élèves de la classe 2SmFe, les jeunes distinguent ceux qui écoutent le rap et ceux qui sont «accordéon – bal-musette» et cette distinction implique les différentes façons de s'habiller, de se divertir, etc.

J : nous c'est plutôt accordéon bal-musette

M : voilà accordéon bal-musette / ça s'est mieux

Q : c'est quoi ?

(voix superposées, explications véhémentes)

J : on vous ferait écouter

M : oui / si vous voulez écouter d'la / d'la musique qu'on écoute ?

En résumé, les jeunes divisent le monde entre «nous» et «eux» à plusieurs niveaux : nous et les autres groupes de jeunes, nous et les adultes, etc. Nous pensons que ceci est le trait le plus typique du comportement juvénile en quête d'une identité personnelle dans la vie sociale.

Différences entre la classe scolaire et le groupe de pairs

Lors d'une discussion sur le thème de la communication résolectale dans le cadre du laboratoire PAVI, nous nous sommes rendue compte que le modèle hiérarchique envisagé précédemment, fonctionne de manière différente dans une classe scolaire et dans un groupe de pairs formé spontanément. Une question se pose au sujet de la *stabilité* du statut hiérarchique de chaque individu, comme nous l'avons déjà évoqué : il nous semble que l'interaction entre pairs étant généralement plus ancienne, les statuts dans la hiérarchie ne changent pas aussi facilement qu'en classe.

L'*ancienneté* du groupe est d'ailleurs un phénomène assez décisif quant à l'acceptation des rôles dans la hiérarchie. Nous avons observé en mars-avril que dans une classe formée en septembre seulement, les affrontements visant à améliorer le statut hiérarchique étaient beaucoup plus fréquents que dans une autre classe où les élèves se connaissaient depuis deux ans et demi. Là, les rôles ont été distribués et celui qui ne voulait pas respecter son statut défavorisé a généralement renoncé à toute participation à l'interaction résolectale.

Or, la différence majeure entre un groupe scolaire et un groupe d'amis repose surtout sur le *caractère* de la plupart des échanges. Tandis qu'en classe, les affron-

tements et les insultes sont des plus fréquents, on peut supposer qu'en groupe d'amis, il s'agit plutôt d'une conversation conviventielle (où même les vannes servent à faire rire plutôt qu'à ridiculiser de façon malveillante).

Pour qu'une conversation soit conviventielle, les amis d'un groupe ont auparavant exclu les non-membres, non-pairs. Le choix d'amis est volontaire, à la différence d'une classe scolaire créée artificiellement. Si l'on est exclu d'un groupe de pairs, on peut le quitter facilement, si l'on est exclu d'une classe, on ne peut rien faire (sauf l'absentéisme).

Les jeunes sont obligés de s'adapter à la situation instaurée par la majorité (menée par les « boss ») pour ne pas devenir cible des moqueries et des insultes. Une stratégie plus fructueuse que d'exprimer son désaccord personnel est de cacher sa mésentente avec la majorité sous la frime machiste ignorante et sous la référence aux groupes extérieurs auxquels on prétend accorder une importance plus grande qu'à la classe.

B. Charlot observe dans les lycées professionnels fréquentés par les jeunes issus de l'immigration que : « *certains élèves mettent en avant la solidarité avec les camarades de classe. D'autres, en revanche, insistent sur les phénomènes de clans – souvent décrits comme ayant une base « ethnique »* »⁸⁴.

Ceci est parfois vrai si le groupe de pairs de la vie extra-scolaire est particulièrement soudé. Or, assez souvent, cette mise en avant des « groupes de référence » est le signe de l'insécurité dans la hiérarchie du groupe (besoin de « garder la face ») ou bien le signe du désaccord avec le statut attribué par la majorité.

Au bout d'un entretien autour du rap et de la « culture des rues » avec les élèves de la classe parisienne dans laquelle nous avons effectué notre observation participante, un élève se met à rapper pour exhiber ses compétences dans ce domaine et, à la fin de sa petite exhibition, il ajoute avec le même rythme saccadé du rap :

(élève de 1PVR, 18 ans):

je représente le groupe des Karaté certifié crew / quatre-vingt-douze Booba / trop balèze // eh les filles !

Par cette déclaration, apparemment ritualisée, il se réfère d'abord à son groupe de rappers (« Karaté certifié crew »), ensuite à son département d'origine (92 Hauts-de-Seine, l'appropriation symbolique de l'espace est un des traits typiques pour les jeunes de banlieues dont nous avons déjà parlé dans le chapitre précédent) et finalement à son modèle, le célèbre rappeur Booba, qui vient aussi de cet département (il se situe donc symboliquement comme son supporter, son fan).

La reconnaissance du prestige du groupe dont ce jeune fait partie renforce son statut dans la hiérarchie du groupe puisque l'appartenance à un groupe de rappers est généralement beaucoup appréciée par les jeunes. Nous estimons

84 B. CHARLOT, *Le rapport...*, op. cit., p. 291.

donc que les néologismes que ce jeune apporte dans le résolecte de la classe ont alors une forte chance d'être repris et promus. L'appréciation des rappeurs est d'ailleurs une raison pour laquelle, de temps en temps, certains élèves s'inventent des groupes imaginaires de rappeurs dont ils feraient partie, ceci pour améliorer leur statut dans la classe.

Nous avons assisté à une semblable persuasion des autres par une fiction lors de notre observation à Paris, mais le jeune n'a pas trop eu de succès avec son histoire et a été désigné comme « *un vieux mytho* ».

Exclusion des non-pairs

L'impossibilité de choisir les membres du réseau de la communication quotidienne est une raison qui, à notre avis, entraîne dans les classes scolaires une vulgarité élevée, des chicanes verbales, des joutes oratoires, bref le comportement offensif et virulent. La classe se révèle alors comme le milieu très dur pour le psychisme d'un « jeune exclu », car la chicane verbale (les moqueries et les insultes), voire même la chicane physique, sont permanentes, quotidiennes.

Ce fait est encore aggravé par l'homogénéité sexuelle, car la violence verbale n'est pas obligée de se limiter face à l'élément féminin, généralement plus puriste⁸⁵. Ceci ressemble beaucoup à la situation dans l'armée à l'époque où le service militaire était encore obligatoire. Le collectif masculin forgé de façon artificielle, sans choix, devient une structure fortement hiérarchisée où une faiblesse quelconque est punie par la défaveur d'abord ponctuelle, ensuite permanente.

Les collectifs de filles peuvent être aussi violents quant à la chicane verbale des membres plus faibles, mais il paraît qu'au niveau psychologique, les filles accordent moins d'importance à la vie du groupe que les garçons. M. Fize observe que :

« les filles, en effet, sont plus rapidement et plus facilement, dans l'expression de leurs sentiments, dans la confiance ; elles maîtrisent mieux ce qui se passe en elles. Le secours et le soutien d'une « bande » leur sont moins nécessaires »⁸⁶.

De ce fait, être un exclu dans le milieu masculin est néfaste au développement sain du psychisme adolescent.

Certains exclus deviennent tout à fait passifs et « invisibles » pour ne pas se faire remarquer par les autres et redevenir la cible facile des moqueries et des insultes. D'autres sont plus communicatifs malgré les attaques incessantes et se battent pour améliorer leur statut. Or, l'exclusion de ces non-pairs « actifs » est encore pire car elle provoque des réactions de leur part.

85 Nous avons observé une certaine censure quant à l'usage des vulgarismes pendant les premiers jours de notre séjour dans les ateliers à Brno, certainement à cause de notre sexe opposé. Une fois intégrée dans le collectif, le taux de vulgarismes en notre présence a augmenté de nouveau, mais, agissant en gentilshommes, les élèves ont absolument évité la vulgarité dans l'échange avec nous.

86 M. FIZE, *Les adolescents*, op. cit., pp. 69-70.

L'exclusion est verbalisée sous forme d'insultes de la part de presque tous les autres élèves, quels que soient leurs statuts. Il est intéressant de remarquer que, selon notre observation, les autres exclus de la classe adoptent soit le comportement solidaire (car ils souffrent le même destin qu'un défavorisé) ou bien sont les plus méchants envers les exclus encore plus faibles (car, pour des raisons cathartiques, ils cherchent à se venger).

Les insultes et les moqueries visent le plus souvent *la virilité* des élèves ; ils sont traités d'homosexuels ou d'efféminés dans des séries synonymiques extrêmement riches. La longueur de la série synonymique - *gay, homo, pédale, pédé, pèd, dèp, tapette, flipette, chocotte, dabe, macoumé, tarlouse, tantouse, tante, touse, tafiole, taf, fiotte, travelo, traviole, lopette, lope, 16 4 = seize-quatre*, etc. - prouve bien que c'est le sujet quotidien dans la conversation des adolescents. D'ailleurs, la question n° 54 (*homosexuel*) s'est placée très haut dans la statistique de nombre total des réponses (cf. *infra* § 10.1 ; à Paris au 4^e rang, à Brno au 5^e et à Yzeure au 12^e).

L'impuissance sexuelle est également un sujet utilisé par les jeunes de façon fûtée quand il s'agit de déprécier son interlocuteur. Ainsi, un jeune à Brno a mentionné un commentaire bien long auprès de la question n° 14 (*un fou*) : « *Dusil, un petit idiot, et il a la queue réglée à cinq heure et demi* ».

Après avoir demandé l'explication à l'élève lors de la phase d'entretien, il nous a fait tout simplement un geste imitant les aiguilles d'une montre où la grande symbolise la jambe et la petite le sexe du pauvre Dusil, ceci dans la position à 17.30, symbole de l'impuissance sexuelle (érection nulle).

Photo n° 3 : Tag sur le terrain de jeu à Moulins : thématiques des insultes récurrentes : *pédale + pute = salope*



Note : Photo que nous avons prise en avril 2003 dans la cité des Champins à Moulins.

Une autre thématique privilégiée des insultes touche l'apparence physique. Le moindre défaut par rapport à la « normalité » (tout à fait subjective) peut servir comme prétexte à des moqueries blessantes.

La ludicité des dénominations des parties du corps humain (question n° 60 A-G) fait généralement marrer seulement ceux qui ne sont pas désignés. Les jeunes qui ont une tête un peu plus grande ont un *melon* en France et une betterave (*řepa*), une citrouille (*tykev*) ou une courge (*dýně*) en République tchèque. Notons que les métaphores qui font le lien entre la tête et les légumes sont typiques pour les deux argots.

Les jeunes à nez atypique sont surnommés des *Cyranos* et leur grand nez une *corne de rhino*, *trompe* (en tchèque, c'est identique : *chobot* = trompe).

Les oreilles surdimensionnées ou encore décollées sont des *paraboles*, des *SPOC* ou des *TPS*, ce qui correspond en tchèque aux *radary* = « radars » ; les *feuilles de chou* ont un équivalent approximatif en tchèque *lopuchy* = « bardanes », mais la créativité des jeunes va plus loin : *Dumbo*, *plachty* = « voiles », *plácačky* = « palettes », *brzdíč větru* = « ralentisseur de vent », etc.

Cette énumération pourrait être beaucoup plus longue, mais nous croyons avoir donné un échantillon suffisamment représentatif de la création et de la reprise métaphorique (parce que certains termes circulent depuis longtemps) chez les jeunes à des fins ludiques. Plus l'expression métaphorique est néologique et drôle, plus l'effet injurieux est assuré et mieux l'expression sert à bannir l'exclu. Les jeunes reçoivent souvent un sobriquet identique de façon involontaire.

Il ne faut pas oublier non plus une autre thématique typique des insultes : celle visant l'état mental ou plutôt un déficit mental de l'interlocuteur injurié.

Malgré le fait que la plupart des termes du type *kretén* = « un crétin », *idiot* = « un idiot », *debil* = « un débile », *magor* = « dingue », *pako* = « un cinglé », *cvok* = « un taré », *blbec* = « un ouf », etc. sont déjà fortement banalisés et peu expressifs, les jeunes en créent des nouvelles variantes ; l'insulte de ce type peut blesser si elle vient isolément et avec une intonation particulière, comme nous l'avons déjà constaté pour les vanes.

Un *mongol*, *golmon*, *narvalo*, *niqué de la tête*, *guedin*, *psychopathe* ou un *ouin-ouin* dans les classes françaises ou encore un *máslo* (« une beurre »), *jitrnica* (« une andouille »), *defo*, *výmaz*, *mentoš*, *guma*, *pako*, *rapl*, *retard*, *dement* (sens identique, procédés diverses) dans les classes tchèques sont les termes les plus utilisés pour étouffer les idées et les paroles de ceux qui se laissent nommer ainsi.

La créativité et l'intérêt de cette thématique par les jeunes sont confortés par nos statistiques où la question n° 14 (*un fou*) occupe le 6° rang à Paris, 9° à Yzeure et le 16° à Brno et où le tableau des expressions les plus fréquentes (cf. *infra Annexes 3*) est assez important. L'anormalité réellement existante ou imaginée à des fins humiliantes est donc la cible des moqueries et des insultes et c'est également le prétexte pour l'exclusion d'un groupe de pairs.

Cyril Trimaille commente ainsi ces « *sociotypes emblématiques de l'exclusion sociale* » dans les insultes :

« Que le stigmaté « centrifugeur » soit physique (*mongol* - déjà ancien et répandu - et ses variantes contemporaines *golmon*, *triso*, *cotorep*), économique et/ou ethnique (*crevard*, *kosovar*,

tunard), ou sexuelle (*pedz, tapette*, l'homosexualité, antinomique de la virilité est aussi fortement stigmatisée), il semble que les « dominés » aient besoin de trouver des autres agents sociaux stigmatisables qu'ils pourront dominer ponctuellement ou en permanence, ou dont ils pourront réinvestir les désignations pour en affubler les non-pairs honnis »⁸⁷.

En revanche, les exclus deviennent très souvent l'*objet de l'antonomase*, c'est-à-dire que leur patronyme ou leur surnom (moins souvent le prénom) s'emploie pour un nom commun. Bien que cette pratique ne dépasse pas généralement le cadre du résoclecte, elle contribue à la pression psychique des membres ainsi stigmatisés.

Ainsi, on trouve par exemple dans nos questionnaires le patronyme *Dusil*⁸⁸ dans 6 occurrences pour la question n° 14 (*un fou*) (réponses d'une seule classe). Dans les discours spontanés, nous avons observé que ce patronyme fonctionne comme un nom commun pour un individu mentalement retardé : on entend des comparaisons du type *c'était con comme Dusil*, etc. et même un néologisme *Dusilovina* (traduisible comme « Dusilerie »), créé par attraction avec *blbovina* = « une connerie », terme exprimant une action irréfléchie, un comportement ringard.

En somme, les jeux de mots, si typiques dans le langage des adolescents, peuvent dévier facilement vers l'*humour unilatéral*, vers la *victimisation* ou bien même vers la *tyrannie psychique permanente* si le sujet n'arrive pas à se défendre.

Regardons d'un peu plus près les réponses à la question n° 20 (*faire honte à quelqu'un*). On remarque des séries synonymiques particulièrement riches dans les deux langues, révélatrices de la fréquence de cette action dans le milieu adolescent. La pauvre cible des moqueries est alors : *cassé, enterré, jarté, tué, bâché, vanné, taillé*, on le *met tricard, met à l'amende, met à l'affiche*, on lui *fait tehon, fait (h)ahchouma ou fait hach*⁸⁹, bref on lui *fout la honte* devant tout le monde et il reste *affiché*.

En tchèque, la série est aussi longue : *dělat si prdel* (= lit. « se faire le cul de lui »), *vystřelit si z něho* (= lit. « se tirer de lui »), *dostat ho* (= « l'avoir, l'attraper »), toutes ces expressions sont encore dans la limite des moqueries et correspondent à l'expression française « lui faire une sale blague », mais les jeunes vont souvent plus loin : *setřít ho* (= lit. « l'essuyer ») exprime l'idée de « lui clouer le bec », *ztrapnit ho* (= lit. « le mettre ringard »), *udělat z něj vola* (= lit. « faire le bœuf de lui »), *shodit ho* (= lit. « le faire tomber »), *potopit ho* (= lit. « le noyer »), *posrat ho* (= lit. « chier sur lui »), *podělat ho* (idem, avec le verbe euphémique) expriment l'idée de « déboulonner » la personne, *vyfakovat* (= lit. « 'fuck off' avec lui », calque adapté) sous-entend

87 Cyril TRIMAILLE, « Variation dans les pratiques langagières d'enfants et d'adolescents dans le cadre d'activités promues par un Centre socioculturel, et ailleurs... », in : *Cahiers du français contemporain*, n° 8, 2003, pp. 145-146.

88 Pour garder l'anonymat de cet élève, son vrai nom est modifié tout au long du présent ouvrage.

89 *Tehon* est le verlan de « honte », *ahchouma* ou bien *hahchouma* est l'emprunt à l'arabe de même sens. La difficulté de prononciation implique également la grande variabilité d'orthographe pour sa transcription en français (toutes les quatre occurrences à Paris et trois à Yzeure ont une graphie différente), l'apocope *hach* est transcrit par un jeune à Yzeure (d'origine maghrébine) comme *rêche*, tellement le terme est difficile à saisir pour les jeunes. Pour la transcription phonétique, voir J.-P. GOUDAILLIER, *Comment...*, op. cit., p. 48 et p. 169.

l'insulte directe, *dât mu sadu* (= lit. «lui donner une manche, un set») peut signifier non seulement le musellement par la ridiculisation verbale, mais souvent aussi un musellement physique.

Le moment décisif lors des affrontements est de ne pas montrer sa peur aux agresseurs verbaux, sinon le statut d'un exclu devient irrévocable. Si l'on regarde les réponses à la question n° 16 (*avoir peur*) dans notre questionnaire, on remarque qu'elles renvoient à des thématiques identiques à celles évoquées *supra* pour le bannissement des non-pairs, notamment le manque de virilité (*fillette, tapette, pédale, tafiole*, etc.). La bravoure est alors une des conditions qui assurent le maintien d'un statut favorable pour soi.

Ceux qui n'arrivent pas à être acceptés dans le collectif soit momentanément, soit la plupart du temps, sont surnommés, insultés, ridiculisés par des lexèmes divers. Il nous paraît pourtant intéressant de remarquer que l'argot des jeunes en France connaît un terme «*victime*» qui reflète bien cette réalité hiérarchique dans les regroupements des jeunes. Dans nos questionnaires, ce lexème apparaît pour la question n° 5 (*pas copains*), n° 17 (*se bagarrer*) et n° 59 (*être démodé*). Tandis que sous l'emploi indiqué dans la question n° 17, on comprend ce terme dans son sens primaire comme «*une personne qui subit la haine, les tourments, les injustices de quelqu'un*»⁹⁰, les deux autres questions donnent par l'emploi figuré le sens de «*quelqu'un qui n'appartient pas au collectif*».

Lors de nos entretiens, les jeunes remarquent le lien étroit entre l'expression «*victime*» et celle, plus ancienne, de «*bouffon*» dont un des sens désigne également un jeune qui n'appartient pas au collectif, qui est exclu pour une raison quelconque, souvent parce qu'il fait rire les autres (11 occurrences à Yzeure et 1 à Paris pour la question n° 5 (*pas copains*)).

Or, selon nos informateurs, cette conception de l'«exclu» concerne surtout les petits, mais ensuite, au fur et à mesure, de nouvelles applications ont commencé à prédominer, d'abord pour les gens peureux et ensuite (probablement en conséquence de ce premier sens dans l'optique des jeunes des cités) pour les Français de souche, notamment ceux qui se montraient un peu riches.

A : on emploie aussi le terme **victime** / pas victime c'est pas parce qu'ils se font battre ou quoi que ce soit tu vois

Q : mais victime dans quel sens alors ?

A : victime par exemple euh / donc quelqu'un qui passe j'sais pas on a l'impression **qu'il a pas d'amis** / ou qu'il a une bande vraiment XXX avec des gens en fait qui nous correspondent pas tu vois ce qu'j'veux dire /// par exemple des gens qui sont toute leur journée sur les jeux vidéo / toute la journée ils sont comme ça chez eux ils ont rien à faire / là c'est vrai qu'on pourrait dire que ce sont des **BOUFFONS**

Pour le terme «*bouffon*», il faut noter que son emploi diverge considérablement chez les jeunes des cités où il prend une connotation sociale (et aussi de

⁹⁰ Définition proposée par *Le Petit Robert électronique* de 2001.

plus en plus ethnique) et les jeunes qui n'appartiennent pas à cette « culture de la rue ».

Toutefois, comme le prouve la répartition géographique dans nos questionnaires, l'expression « victime » dans son sens d'un « exclu ridiculisé et injurié » semble appartenir à ce que nous croyons être l'« argot commun des jeunes ». Voici un tableau récapitulatif d'occurrences de ces deux synonymes pour un exclu quelconque :

Tableau n° 17 : Occurrences de *victime* et *bouffon* dans les questionnaires

| victime | | | bouffon | | |
|--|--------|------|--|--------|--------------------------------------|
| question n° | corpus | occ. | question n° | corpus | occurrences |
| - | | | 4) les copains | Yzeure | 1 |
| 5) ceux qui ne sont pas les copains | Yzeure | 2 | 5) ceux qui ne sont pas les copains | Paris | 1 |
| 17) se bagarrer | Paris | 1 | 12) avoir beaucoup d'argent | Yzeure | 1 |
| - | | | 25) les policiers | Paris | 1 (+1 fois en verlan <i>fonbou</i>) |
| - | | | 30) ne pas avoir de la chance | Yzeure | 1 |
| 59) ne pas suivre la mode, être mal habillé | Yzeure | 1 | 59) ne pas suivre la mode, être mal habillé | Yzeure | 1 |

(sèmes communs mis en caractères gras)

En conclusion, nous constatons en accord avec les sociologues (cf. *supra* § 8.5) que la vie en groupe entraîne beaucoup de tolérance et d'amitié envers les pairs et, en même temps, beaucoup d'hostilité et de malveillance envers les non-pairs.

Or, si l'on regarde de près les réponses à la question n° 4 (*les copains*), on a l'impression que les jeunes se sont trompés de ligne et qu'ils ont répondu précocement à la question suivante n° 5 (*ceux qui ne sont pas copains*), tellement les réponses péjoratives et insultantes sont fréquentes.

En réalité, le fait de s'insulter mutuellement ne sert pas uniquement à faire rire en se taquinant et en se vannant, mais il amoindrit remarquablement la tension qui se crée au cours de ce « combat » pour leur statut hiérarchique le plus haut possible. Les copains sont appelés de façon tout à fait conniventielle *les tarés, les pélos*⁹¹, *les bouffons, les grosses carnes* ; un copain devient *ma vieille touffe* ou encore *ma couille*⁹². En tchèque, la vulgarité va encore beaucoup plus loin : *smradi* = « sa-

91 Pour une analyse plus précise de la signification de ce « mot identitaire », voir *infra* § 9.1.

92 L'insulte « *vieille carne* » est fréquente en bourbonnais. La *carne* étant originellement la viande coriace (J.-P. COLIN et al., *Dictionnaire de l'argot, op. cit.*, p. 112), mais le mot sert métaphoriquement à désigner tout « *individu acariâtre et malfaisant* » (idem). L'emploi de *carne* pour ses copains sous-entend une connivence machiste. « *Touffe* » désigne en argot la « toison pubienne », qui, par métonymie, glisse au sens d'une « fille » (*touffe* > *chatte* > *fille*) dans l'argot des jeunes (cf. M. SOURDOT, 1997, « La dynamique... », *art. cit.*, p. 74 - « *t'as vu la touffe ?* »). L'emploi de « *vieille touffe* » comme insulte conniventielle paraît être limité à l'usage dans une classe de lycée. « *Ma couille* » est probablement créée par attraction paronymique avec l'appellation « *ma caille* », propagée par Coluche, qui s'emploie beaucoup dans le lycée yzeurien.

lauds», *šulini* = «bites», *piče* = «cons», *buzny* = «tapettes», *banda volů* = «bande de conards (lit. bœufs)» sont des appellations relativement courantes dans le discours des jeunes à propos de leurs pairs.

Le tchèque comporte, d'ailleurs, une tendance à cette vulgarité tout à fait banalisée, puisqu'à l'équivalent d'un phatème parasitaire français du type *tu vois* (p.ex. «*alors je le lui ai dit, tu vois*») qui sert à garder l'attention de son interlocuteur correspond en tchèque l'expression *vole* = «bœuf!» (au vocatif, *vůl* au nominatif ; p.ex. «*tak sem mu to řekl, vole*»). Dans un autre contexte, le même vocatif peut insulter son interlocuteur puisqu'il sous-entend son déficit mental.

Comme l'expressivité du phatème *vole* a été effacée avec son usage fréquent (même abondant), les jeunes utilisent fréquemment l'expression *pičo* = «con!» (avec une puissance qui, en français, équivaut plutôt à l'exclamation *enculé!*) ou encore ils combinent *pičo vole* dans un syntagme figé.

Bien évidemment, un tel usage des vulgarismes reste très impressif pour un observateur adulte, mais la vulgarité est si banalisée chez ces jeunes qu'ils ne se rendent même pas compte qu'en réalité, ils s'insultent très fort.

Pour revenir à notre conclusion, il faut remarquer une caractéristique – commune à toutes ces réponses mentionnées *supra* – concernant les jeunes qui se permettent d'insulter leurs pairs (même si c'est en rigolant) : c'est que les auteurs de ces réponses sont toujours les meilleurs «boss» de la classe.

Un tel comportement montre clairement qu'ils se placent dans une position supérieure à leurs suiveurs, qu'ils n'ont pas peur d'une contre-attaque insultante, puisqu'ils sont sûrs qu'ils sauront retourner l'insulte, qui viendrait le plus probablement d'un autre boss concurrentiel, sans perdre l'autorité.

Si nous avons évoqué tout à l'heure le titre révélateur «*Tyrannie de la majorité*»⁹³ qui s'applique facilement dans les collectifs de jeunes, il faut ajouter également qu'il s'agit souvent de la *tyrannie des «boss»*, exercée par les suiveurs sur les exclus.

Bref, être jeune sous-entend souvent frimer en prétendant à la souveraineté pour s'assurer un statut supérieur à un exclu qui souffre souvent du seul fait qu'il veut rester lui-même et qu'il n'accepte pas la norme imposée par le collectif.

6. Hypothèse de la circulation intra-groupale du lexique néologique

Le réseau de communication d'une classe est un micro-univers aux relations très complexes. Nos observations participantes dans deux lycées aux contours sociolinguistiques tout à fait divergents (Brno et Paris), mais également nos propres expériences de collectifs de classe, de groupes d'amis autour de nous, etc. nous ont amenée à présenter ici une hypothèse qui relie la composante psycho-sociale des membres d'un groupe avec l'observation de la vie des lexèmes néologiques. Cette hypothèse consiste dans la mise en évidence de la typologie des membres

93 Cf. Dominique PASQUIER, *Cultures ...*, op. cit.

du groupe qui induit leur comportement prévisible vis-à-vis de la néologie argotique.

Le niveau de la cohésion du groupe détermine le niveau de l'unification du lexique argotique auquel les membres du groupe accordent une importance plus ou moins grande en fonction de leur position hiérarchique et en fonction de l'identification personnelle avec l'« esprit du clan » (c'est-à-dire, dans le milieu scolaire, avec une présentation plus ou moins prononcée de la classe comme unité cohésive, notamment lors de l'interaction avec les membres des classes avoisinantes). Or, cet « esprit » dépend surtout de la qualité des relations parmi les petits groupes de pairs formés à l'intérieur d'une classe.

Typologie argotologique des locuteurs d'un réseau de communication

Si l'on essaie de comprendre le lien entre la propagation de nouveaux lexèmes expressifs « injectés » dans le résolecte d'une classe et le rôle de celui qui apporte le néologisme, il nous faut reprendre la catégorisation tripartite des membres du groupe du point de vue de la hiérarchie « boss », *suiveurs* et *exclus* (cf. *supra* ; c'est la même chose quand il s'agit de mesurer le rapport entre la primauté verbale et la primauté hiérarchique). Le don de l'éloquence peut soit mener à une stabilité hiérarchique en haut de l'échelle ou bien à un statut d'humoriste de classe sans que cela aide vraiment à l'amélioration du statut.

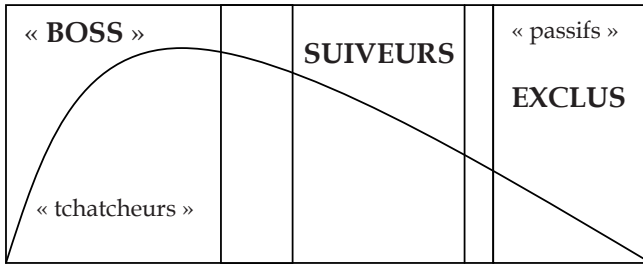
Parallèlement à cette division hiérarchique, nous allons proposer une autre division, purement linguistique, qui se fait du point de vue de l'auto-identification de chaque jeune avec la « culture juvénile » par le biais de la parole. Ces catégories vont être étiquetées, faute de mieux, « *tchatteurs* » et « *passifs* ».

N'importe quel jeune peut être « tchatteur » s'il introduit des nouveautés lexicales dans le résolecte ; bref, s'il frime avec ses compétences linguistiques devant le public et joue ainsi sur l'effet impressif. Or, être *tchatteur* n'implique pas nécessairement d'être *créateur* au niveau lexical ! La capacité créatrice d'insérer les jeux de mots, de jouer sur les effets de sens, etc. contribue à la réussite dans la hiérarchie, mais il ne s'agit pas de la condition préliminaire.

Les « passifs » s'avèrent être ceux, qui n'ont pas un besoin apparent d'être conformes au résolecte, ceci pour des raisons diverses liées plus ou moins à l'introversion.

Pour répondre au besoin de classer les productions néologiques expressives des jeunes, nous proposons de parler d'une *réussite* dans l'affirmation de son propre statut dans la classe par le biais de la parole. La courbe dans le schéma suivant reflète le niveau de la réussite verbale pour chaque catégorie envisagée auparavant (« tchatteurs » en-dessous de la courbe, « passifs » au-dessus).

Schéma n° 6 : Division intra-groupe de jeunes et courbe de « la réussite »



En conclusion, il ne nous reste qu'à lier ces deux catégorisations du point de vue plus général de la conformité au *lexique argotique du résolecte*. Il en résulte six catégories de jeunes, définies par les critères linguistiques suivants :

- a) « *les boss - tchatteurs* » qui sont les plus intéressants pour notre étude sur l'argot des jeunes, car ils sont conformes à la norme résolectale. Cette conformité est causée par le souci de garder leur statut privilégié. Toutefois, ce statut est paradoxalement souvent acquis grâce à leur capacité créatrice qui fait innover le lexique en usage et ce sont eux qui réussissent le mieux à insérer les emprunts aux autres résolectes dans le leur.
- b) « *les boss - passifs* » sont, en général, des individus trop matures intellectuellement, des « jeunes adultes » qui affirment leur statut plus par l'argumentation que par leur choix stylistique.
- c) « *les suiveurs - tchatteurs* » reprennent des termes entendus ailleurs pour essayer d'améliorer leur statut. Leur apport principal à notre étude est leur rôle de confirmateurs de la « réussite » d'un néologisme proposé (souvent par le « boss »).
- d) « *les suiveurs - passifs* » sont neutres sur les deux plans observés. Ils ne risquent pas de lancer des néologismes eux-mêmes pour ne pas se « faire honte », si malentendu (ce qui résulte de leur peur de ne pas s'exclure de la hiérarchie déjà instaurée). En même temps, ils s'opposent à la hiérarchie imposée par les dominants par la résistance aux expressions modernes ou marquées.
- e) « *les exclus - tchatteurs* » paraissent être les plus comiques dans le collectif puisqu'ils reprennent les termes « à la mode » dans le résolecte, et puisqu'ils sont souvent de fervents introducteurs des termes d'autres réseaux, malheureusement sans réussite (du moins immédiate).
- f) « *les exclus - passifs* » peuvent être soit ceux qui ont renoncé à la conformité à cause de leur statut réaffirmé, soit ceux qui ont des contraintes d'ordre normatif (la norme communicationnelle est fortement influencée par l'éducation familiale puriste) ou éducatif (le handicap verbal de toute sorte – c'est souvent le cas des nouveaux immigrés pour le corpus de Paris ou des déficients mentaux dans les deux autres corpus : bref, des « handicapés » au niveau communicationnel).

Cette description est, bien sûr, conditionnée par une limitation temporelle, car le psychisme des jeunes évolue très vite à l'âge adolescent. Les pratiques sociales,

par contre, se révèlent être plus stables dans une classe où les élèves se connaissent depuis plus d'une demi-année, au moins.

Cette catégorisation sera également utile pour la recherche sur la circulation des joutes verbales dans les classes. Elle tente de répondre d'un point de vue psycho-sociologique à la question de la motivation et du raisonnement des jeunes pour l'usage de l'argot générationnel.

Norme résolectale vs créativité lexicale

Les petits groupes de pairs, les couples d'amis sont formés de tous types de combinaisons *boss-suiveurs* + *tchatteurs-passifs*, mais en principe, il y en a toujours un qui domine un peu au niveau de la créativité lexicale et qui est souvent copié par les autres. Selon sa façon d'innover le lexique expressif, les autres enchaînent leur propre création de néologismes, qui restent souvent idiolectaux.

Dans le lycée d'Yzeure, nous avons interrogé un peu plus que les autres un couple d'amis R et S (à cause de l'éloquence extraordinaire de R mais aussi à cause de leur forte insertion dans la « culture des rues » locale – les deux élèves sont d'origine maghrébine). Tandis que R est un « *boss-tchatteur* » par excellence, S est un peu timide dans un collectif plus large (moins entre pairs) et occupe une position d'un « *suiveur-tchatteur* ». Leur absentéisme fréquent et l'appartenance à un autre « style » que la majorité de la classe les empêchent pourtant de participer de façon significative au résolecte de la classe.

Nous pouvons témoigner de leurs rôles psycho-sociaux quant à l'innovation et la diffusion des néologismes par le biais de l'analyse conversationnelle. Or, pour pouvoir comparer la situation avec d'autres milieux de jeunes et se permettre une généralisation, il faut opter pour un témoignage basé sur les questionnaires où les thématiques sont identiques pour tous les milieux.

Prenons donc pour exemple les réponses de R et de S à la question n° 33 (*une fille moche*) qui semble être une des plus « *créatogènes* ».

Tandis que S marque les lexèmes bien connus : *thon* (34 occurrences dans le lycée) et *morue* (2 occurrences seulement, mais qui appartient sinon à l'argot commun) et montre ainsi sa conformité avec les autres, les réponses de R sont non seulement plus nombreuses (6 lexèmes), mais surtout beaucoup plus créatrices, à l'exception des lexèmes *truie* (10 occ.) et *poubelle* (4 occ.). Il s'agit de métaphores qui n'apparaissent que dans son questionnaire (ce qui peut soit dire qu'il les a créées *ad hoc*, soit qu'il les a empruntées au résolecte de ses pairs ou d'ailleurs) : *crevette* (métaphore filée de la série des animaux de mer, cf. *infra* § 9.2), *arme nucléaire* ou bien *déchet toxique* (qui semble être en usage dans la classe, vu la notation de la forme raccourcie : *déchet* par un autre élève de la même classe).

En observant l'éloquence et la promptitude de R pour commenter de façon comique les diverses situations et le rôle conformiste de S tout au long de leurs

questionnaires, il nous paraît opportun de nuancer l'opposition *tchatteurs* – *passifs* en divisant les « *tchatteurs* » en :

- a) « *tchatteurs conformistes* », c'est-à-dire ceux qui reprennent les formes les plus usitées dans le résolecte qui cherchent rarement à inventer ou à importer des néologismes
- b) « *tchatteurs créateurs / importateurs* » qui prennent l'innovation incessante de leur lexique et l'exhibition de leurs compétences humoristiques plutôt comme un sport.

La division des « *passifs* » n'apporterait rien à l'analyse de la promotion des néologismes puisqu'ils ne reprennent généralement que le minimum des termes expressifs nécessaires pour manifester leur connivence et l'identité générationnelle (donc leurs réponses sont « *conformistes* ») où bien ils ignorent complètement la norme communicationnelle au niveau lexical et optent pour des termes hypercorrects ou, au contraire, trop vulgaires (ce qui n'est pas non plus à considérer comme un comportement conniventiel qui implique l'usage argotique car cela dépasse les conventions du groupe). Nous classerons ce type de réponses incohérentes sous l'étiquette « *ignorantes* ».

Dans le cadre de notre thèse, nous avons appliqué cette typologie théorique à un exemple concret d'une classe observée à Brno, classe avec laquelle nous avons passé une semaine dans les ateliers (environ 35 heures, sans compter le temps des entretiens et de passation des questionnaires). Le grand avantage des lycées professionnels est que les élèves passent beaucoup de temps dans les ateliers (une semaine sur deux) où la conversation, en travaillant, peut se dérouler spontanément, n'est pas directive comme dans le cas des cours – où les élèves peuvent se parler entre eux uniquement pendant les récréations –, donc nous avons pu nous exprimer sur les traits de personnalité de chaque élève de façon relativement objective. Sur l'analyse des réponses de 10 élèves de cette section concernant les questions sur l'évaluation axiologique des filles (questions n° 31–35 qui engendrait le plus d'invention néologique chez les jeunes de tous les milieux), nous avons testé le taux de la créativité personne par personne, le taux de leur conformité ou d'ingéniosité au niveau lexical, et leur rapport aux liens d'amitié, au caractère personnel de chacun et à la structure hiérarchique établie entre les membres du groupe observé⁹⁴. Grâce à la méthode de la moyenne arithmétique pondérée, appliquée sur la fréquence et sur le type des réponses, nous avons pu dresser un graphe qui montrait la dépendance de l'éloquence et de la créativité personnelle avec leur position hiérarchique – les meilleurs « *boss-tchatteurs* » se retrouvent alors le plus en haut à droite du graphe; plus la personne tend vers le gauche et vers le bas, plus elle est exclue et passive et finalement ceux qui se placent au milieu du graphe représentent un « noyau dur » qui maintient les formes résolectales sans trop avoir recours à des innovations. Un tel essai statistico-lexical est sûrement

94 Cette analyse détaillée a touché uniquement cinq questions, mais à cause de sa longueur, nous ne l'incluons pas dans le présent ouvrage. (cf. Alena PODHORNÁ-POLICKÁ, *Peut-on parler d'un argot des jeunes ?*, Thèse sous la direction de J.-P. Goudaillier et Marie Krčmová, Paris-Brno, Université Paris Descartes – Université Masaryk, 2007, pp. 366–378).

à développer pour un échantillon plus représentatif. Il nous paraît pourtant qu'il a réussi à traduire les *rapports des introvertis / extravertis et des tchatcheurs / passifs* et que le résultat donne un aperçu approximatif de la hiérarchie du réseau scolaire témoigné par le biais du lexique argotique.

Une analyse de ce type dans le lycée parisien se complexifierait si l'on tenait compte des différents niveaux de maîtrise du français de certains immigrés récents, et, même de ceux de nombreux francophones ; les données par écrit auraient été influencées par leurs difficultés à orthographier leurs exclamations souvent inventives.

Néanmoins, observant la même thématique chez les jeunes des trois milieux, nous croyons que la division des réponses en « *ignorantes* », « *conformistes* » et « *créatrices* » selon les critères proposés *supra* et, éventuellement, leurs pourcentages en fonction du nombre des réponses, peuvent être utiles pour témoigner des rôles psycho-sociologiques que les jeunes jouent dans leur collectif au niveau de la circulation intra-groupale des néologismes.

Le niveau du risque que les jeunes prennent pour se mettre à distance de la masse conformiste en exprimant leur singularité, soit pour innover en faisant rire les autres (« *créateurs / importateurs* »), soit pour montrer leur rejet de la norme collective (« *ignorants* »), est considérable, vu les enjeux hiérarchiques.

Le maintien de l'équilibre entre le conformisme et la créativité assure également le maintien des rôles privilégiés dans la hiérarchie du groupe. Les meilleurs « *boss-tchatcheurs* » réussissent à faire passer leurs néologismes grâce à leur bonne éloquence qui, basée sur une fréquence d'usage des mots expressifs, efface très vite l'aspect de nouveauté et donne l'apparence que le néologisme est un « mot identitaire » du groupe, même si, en réalité, il n'est propagé au début que par cette personne uniquement.

Cette constatation n'est pas prononcée sans la réflexion qui a découlé d'une longue observation de différents groupes de pairs. Nous avons fait attention plusieurs fois à un « *boss-tchatcheur* » du groupe de pairs autour de notre mari qui a tendance à importer des néologismes expressifs au résolecte. Au bout d'une année, nous avons repéré au moins quatre expressions qu'il a su « infliger » à ses copains à tel point qu'ils ont commencé à les considérer comme leurs « mots identitaires » au sens très vague, car trop expressifs. Nous pouvons renforcer cette hypothèse encore par la notion de « *néologisme d'autorité* », proposée par J.-F. Sablayrolles⁹⁵.

Nous reprenons une citation de Clara Romero qui dit à ce propos :

« celui qui emploie volontairement un mot qu'il vient d'inventer affirme en quelque sorte son droit à s'affranchir du code commun et à imposer aux autres le sien propre. De là à affirmer aussi le devoir pour eux de s'y se [sic] plier, il n'y a qu'un pas »⁹⁶.

95 Jean-François SABLAYROLLES, *La néologie en français contemporain : examen du concept et analyse des productions néologiques récentes*, Paris, Honoré Champion, 2000, pp. 361-364.

96 Clara ROMERO, *L'intensité...*, *op. cit.*, p. 146.

Ce type d'expressions «*infligées*» est, en général, vite repris par les suiveurs pour lesquels la charge à la fois expressive et impressive est très forte.

Les expressions «*vécues*», par contre, celles qui sont issues des petits événements drôles (*délires, hlášky* – cf. *supra* § 8.3), se diffusent consciemment d'abord pour se rappeler le moment (en se moquant ainsi souvent de l'acteur), ensuite surtout à cause de leurs effets crypto-identitaires.

7. Fonctions de l'argot des jeunes vis-à-vis du critère «*âge*»

Après avoir passé en revue les facteurs psychologiques et sociologiques qui déterminent le comportement langagier des jeunes, nous pouvons essayer de synthétiser ces observations quant au fonctionnement de cet «*argot des jeunes*» (l'appellation sous laquelle nous comprenons toute production spontanée propre aux différents réseaux de communications des jeunes).

La fonctionnalité des activités langagières que nous pouvons considérer comme «*argotiques*» à cause de leur ancrage dans des milieux cohésifs révoltés contre les normes conventionnelles, varie, selon nos observations, en fonction de l'âge.

Faute de manque de catégorisation de ce type dans les travaux linguistiques, on assiste à une profusion de commentaires sur les fonctions de l'argot. À notre avis, c'est en prenant de l'âge que les motivations et les raisonnements du choix lexical varient et «*mûrissent*» ensemble avec le locuteur. Le *choix lexical* est :

- soit *conscient* (en linguistique tchèque, on parle du *choix stylistique*),
- soit *inconscient* (*spontanée*, dans une situation de communication affective, emphatique).

Le choix inconscient est lié plutôt au plan pragmatique et à l'appartenance sociale puisque c'est par la fréquence d'utilisation de certaines expressions ou de certaines unités discursives récurrentes que le locuteur perd la conscience de son inadéquation à une situation de communication riche en émotions.

Motivations et raisonnements pour le choix lexical expressif

On peut estimer que chaque individu utilise de temps en temps le lexique non standard, connoté socialement, qu'il utilise les expressions propres à un milieu, qu'il emploie un quelconque argot.

Or, la fréquence de recours à ce type de lexique varie selon les situations de communication rencontrées – selon les facteurs sociologiques, mais aussi selon le besoin psychologique individuel de se référer à l'argot. La personne qui use de l'argot, qu'elle soit obligée de le parler – pour ne pas transgresser la norme résoclectale – ou que ce soit pour son plaisir personnel, peut être désignée comme «*argotisante*».

Pour pouvoir cerner les fonctions primordiales de l'argot, nous allons commencer par les catégoriser selon les critères suivants:

- a) les motivations psychologiques individuelles du choix du lexique argotique
- b) le raisonnement sociologique déterminant ces activités langagières.

Cette catégorisation permet de voir les liens entre les fonctions de l'argot : tantôt entre celles rarement mentionnées dans les travaux argotologiques (fonctions expressive et impressive) et tantôt entre celles souvent mentionnées (fonctions cryptique, ludique, identitaire, conniventielle).

En ce qui concerne les *motivations psychologiques*, nous allons reprendre le schéma des fonctions du langage de K. Bühler pour qui la fonction expressive est référentielle au locuteur lui-même tandis que la fonction impressive vise surtout l'effet produit sur le destinataire (*cf. supra* le Schéma n° 5).

L'*expressivité* traduit le besoin de s'exprimer intensément, affectivement, ce qui dépend tout d'abord de la situation de communication. Or, on peut estimer que les états d'excitation au moment de raconter une histoire, etc. sont plus fréquents et plus visibles chez les plus jeunes.

Il nous semble aussi que moins les jeunes se conduisent de façon grégaire et plus la fonction *impressive* perd de son importance. Les sociologues remarquent sur ce point qu'«*en accédant à une sociabilité plus étendue, l'adolescent passe [...] d'un modèle d'interaction en noyau dur à une association flottante de couples d'amis*»⁹⁷ où le besoin d'impressionner ne revient qu'occasionnellement, surtout devant les non-initiés.

En somme, la baisse du besoin expressif en fonction de l'âge s'explique par la *maturité psychique* tandis que la baisse du besoin impressif s'explique plutôt par la *perte des relations avec le collectif* : cela dépend donc plutôt des aspects sociologiques. Les adultes n'éprouvent pas trop le désir de choquer avec leur choix lexical expressif, à la grande différence des jeunes.

Quant aux *raisonnements sociologiques* à propos d'un tel comportement langagier, nous insistons sur la division binaire des fonctions argotiques en fonctions *conniventielle* et *identitaire* qui semblent être complémentaires et génériques.

Si l'on examine le tableau suivant, on constate que, du point de vue de la *cohésion du groupe*, la connivence instaurée entre les locuteurs d'un argot résoclectal et l'observateur favorise l'ouverture du réseau de communication, même s'il s'agit de termes d'origine cryptique aux non-initiés (par exemple, dans le corpus de Brno, l'éclaircissement de plusieurs surnoms péjoratifs donnés aux professeurs) : le réseau est devenu «ouvert», car l'interprétation leur semblait être positive.

En revanche, nous observons le cas inverse du réseau «fermé» dans le cas où l'interprétation des productions langagières risque d'être mal comprise, où le réflexe de la protection du résoclecte s'est initié et où la fonction identitaire domine. Pour témoigner de ce fait, prenons de nouveau l'exemple de l'expression «*négro*» dans le corpus de Paris, très fréquent entre pairs et très conniventiel dans le résoclecte des immigrés, qui est interprété à tort par les jeunes Français «de souche»

97 Magdalena JARVIN, «Groupe de pairs...», *art. cit.* p. 46.

comme neutre, non marqué identitairement, mais tout simplement « à la mode », ce qui provoque des réactions hostiles de la part des jeunes issus de l'immigration. Le fait d'avoir instauré une certaine connivence au moment de la recherche nous a permis d'enregistrer cette sorte de « confession » du langage mal compris par les médias et de ce fait, par les autres jeunes (*cf. supra* § 7.3). Cette incompréhension de la part de la société majoritaire amplifie le phénomène identitaire négatif des jeunes minoritaires et, corollairement, les connotations négatives sous-jacentes qui en découlent.

Quant aux fonctions de l'argot liées à la *grégarité*, on entend parler de la *fonction intégrante* de l'argot (formation de groupes de pairs soudés par la pratique argotique), mais également de la *fonction excluante* (dans le but de se marquer par rapport aux non-pairs). Cependant, il ne faut pas oublier qu'au niveau inter-groupal, grâce à l'influence des médias, l'argot commun des jeunes assure également les *fonctions symboliques*. L'emploi de l'argot commun des jeunes peut servir comme un signe évident d'appartenance générationnelle qui montre une connivence plus large, traduisant une solidarité et une certaine sympathie entre les jeunes (cela nous fait penser notamment à l'usage de l'argot dans les émissions de radios⁹⁸).

Si les enjeux identitaires sont menacés, les jeunes peuvent cacher sous leur argot une volonté communautariste (ceci peut être notamment le cas de certaines formes de l'argot des cités parsemé d'emprunts aux langues de l'immigration). Pour ce niveau macro-structural, nous pensons qu'il n'existe pas d'appellation commune pour ces fonctions et nous n'arrivons pas à trouver d'adjectifs simples susceptibles de les caractériser ; c'est pourquoi nous mettons dans ces cases des points d'interrogation.

Tableau n° 18 : Complémentarité des fonctions génériques

| complémentarité | <i>fonction conviventielle</i> | | <i>fonction identitaire</i> | |
|---|--------------------------------|-------------------------|-----------------------------|-----------------------------|
| | fonction | traduisant | fonction | traduisant |
| binarité <i>lexicale</i> au niveau de la description <i>sociolinguistique</i> | <i>ludique</i> | humour | <i>cryptique</i> | incompréhension |
| binarité <i>grégaire</i> au niveau <i>intra-groupal</i> | <i>intégrante</i> | ouverture vers l'amitié | <i>excluante</i> | fermeture vers l'hostilité |
| binarité <i>symbolique</i> au niveau <i>inter-groupal</i> | ? | solidarité entre jeunes | ? | communautarisme des groupes |

Ce tableau n'est qu'une proposition de division des fonctions fréquemment évoquées selon les degrés. S'il nous semble que les fonctions *conviventielle* et *identitaire* sont les plus représentatives – car ce sont les plus génériques – mais il ne faut pas non plus oublier la fonction *subversive*, voire *transgressive* de l'argot qui est également souvent évoquée dans les travaux argotologiques. Or, cette fonction se place à un niveau encore plus abstrait que le niveau lexical puisqu'elle

98 Cf. Anne-Caroline FIÉVET, *Peut-on parler....*, *op. cit.*

va contre les normes : la norme du standard tout d'abord, mais souvent encore contre la norme de l'usage commun dans le but de transgresser les tabous. Bref, l'argot est un moyen indispensable d'expression des sentiments individuels ainsi que des rapports entre les hommes.

Variabilité des fonctions de l'argot selon l'âge

Pour pouvoir mettre en évidence les différences entre les fonctions de l'argot selon l'âge des locuteurs, il faudrait diviser les « argotisants » en quatre groupes qui tiennent compte de critères psycho-sociologiques, à savoir en pubescents, adolescents, post-adolescents et adultes.

Les limites en sont variables selon la maturité psychique individuelle, mais nous pouvons mettre les frontières de *pubescents*, selon les psychologues, entre 11 et 14 ans, d'*adolescents* entre 14 et 18 ans.

Par contre, le groupe de plus en plus grand des *post-adolescents* est difficile à cerner et se situe entre 25 et 30 ans (cf. *supra* § 3.2), l'âge *adulte* commence individuellement selon le franchissement des seuils psycho-sociaux (cf. *supra* § 8.0).

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, le comportement grégaire est le plus prononcé à l'âge adolescent et semble diminuer en prenant de l'âge. Le rôle symbolique accordé au groupe de pairs (ou groupe de référence quelconque) semble également diminuer avec l'âge croissant. On en déduit que la fonction identitaire de l'argot perd de son importance suite à l'affaiblissement des liens grégaires ainsi que, bien évidemment, suite au mûrissement psychologique des membres du groupe.

J.-P. Goudaillier présente la différence de fonctions primordiales (crypto-ludique et identitaire) dans les *argots des métiers* par rapport aux *argots sociologiques*⁹⁹. Dans la description des argots en France, on est passé de l'intérêt d'une description lexicologique (plus tard même sociolinguistique) des argots de métiers où la fonction primordiale était crypto-ludique à la description des argots sociologiques où la primauté des fonctions est inversée et, où c'est la fonction identitaire qui domine.

Or, il faut rappeler que les argots des métiers contemporains, appelés « jargons », assument toujours les mêmes fonctions dans le même ordre qu'auparavant. Ce qui a changé, c'est l'intérêt du public spécialiste ainsi que non spécialiste *aux groupes d'âge différent*. Aujourd'hui, on observe les pratiques argotiques surtout chez les jeunes ce qui n'était pas le cas au début du 20^e siècle à l'âge d'or de la collecte du lexique argotique.

La fonction primordiale de l'argot varie, à notre avis, selon l'âge :

- chez les jeunes, c'est la fonction identitaire
- chez les adultes, c'est la fonction conniventielle qui domine dans le comportement grégaire et argotisant.

⁹⁹ J.-P. GOUDAILLIER, *Comment...*, *op. cit.*, p. 14.

L'importance de la fonction conniventielle est pourtant très grande chez les jeunes, ainsi que l'importance des fonctions liées à la motivation psychique de l'usage argotique. C'est pourquoi nous croyons que l'argot est un domaine propre à la pratique langagière des jeunes, notamment des adolescents, comme nous le verrons *infra*.

Âge argotique : l'adolescence

La *connivence* est une notion proche de la familiarité, de la consolidation des normes communicationnelles dans un réseau de communication où de fréquents rapports ont lieu régulièrement entre les différents membres de ce réseau (*cf. supra* la notion du résolecte). C'est un phénomène social qui se développe au fur et à mesure de la vie dans un groupe d'amis, qui se cimente par le biais de mots créés par le groupe ou ayant pris des connotations particulières dans ce groupe lors de petits événements drôles.

En revanche, la fonction *identitaire* paraît être la plus importante pour l'âge non adulte. Les valeurs symboliques attribuées à son groupe de pairs ou à un groupe de référence plus large sont les plus fortes pendant l'âge pubescent et adolescent et perdent de l'importance avec la consolidation de son propre statut identitaire en tant qu'individu, indépendamment de la vie du groupe.

Or, si l'on se concentre sur les *motivations psychologiques* qui mènent à l'usage des argotismes, ceci est un domaine proprement jeune. L'âge du psychisme tourmenté au niveau affectif, l'âge de la révolte, de l'expérimentation : tout cela se reflète sur le plan langagier par le recours à des expressions nouvelles, choquantes, expressives – bref à tout ce qui transgresse les normes et les tabous : à l'argot.

Le tableau suivant propose la mise en relation de ces fonctions avec l'âge des locuteurs conformément aux hypothèses exposées *supra* :

Tableau n° 19 : Fonctionnalité de l'usage du lexique marqué par le critère d'âge

| fonction l'âge | motivation psychologique | | raisonnement sociologique | |
|-------------------|---|---|--|--|
| | EXPRESSIVE (affectivité, emphase/ cathartique/ exagération) | IMPRESSIVE (désir de cho- quer : frime/ exhibition/ obscénité/ subversion) | CONNIVENTIELLE (familiarité/ conso- lidation des normes communicationnel- les) | IDENTITAIRE (grégarité / prise de posi- tionnement) |
| pubescent | + | +++ | + | +++ |
| adolescent | +++ | ++ | ++ | +++ |
| post-adolescent | ++ | + | +++ | ++ |
| adulte | + | + | +++ | + |

+ valeur de la fonction par rapport à l'âge

Ce schéma répond, à notre avis, à la question : « Pourquoi un tel enthousiasme pour l'argot des jeunes ? », et ceci pas seulement dans la société française.

Dans la période pré-adolescente, les jeunes jouent verbalement surtout sur la réaction du public, ils « tâtonnent » le terrain de l'argotique tout en appréciant les effets de l'intégration des membres ou de l'exclusion des non-membres. Nous pouvons caractériser cette période comme *pré-argotique*.

À l'âge adolescent, le foisonnement des activités qui peuvent être nommées argotiques est incontestablement le plus élevé pour des raisons psycho-sociologiques, exposées tout au long de ce travail, qui se reflètent dans le choix lexical non-standard. L'identité et la connivence sont intrinsèques à cet âge de « quête » d'identité et d'amis. Si l'on compte les croix – attribuées de façon intuitive suite à notre observation – aux fonctions de l'argot en fonction de l'âge, on constate que l'adolescence est une période *argotique*.

Dans l'époque de la prolongation de la période « jeune », et de l'ajournement des tâches parentales, il faut prendre en compte également l'âge post-adolescent. Les traits typiques pour l'expression des adolescents s'affaiblissent, et l'on accorde plus de valeur à la connivence, ce qui est un trait typique pour les adultes.

Du point de vue de l'argotologie, cette période est importante pour la circulation des néologismes dits « jeunes », car impressifs pour la société non-initiée (ce qu'on voit apparaître dans les médias par exemple, notamment dans les publicités destinées aux jeunes). C'est surtout à cet âge-là que l'argot commun des jeunes est stabilisé parce que les regroupements de jeunes s'entremêlent avec la sortie des lycées, mais également parce que c'est surtout à cet âge-là que les jeunes influencent médiatiquement le langage commun (ceux qui se trouvent aux postes d'animateurs de radio, de scénaristes, de chanteurs et autres professions qui permettent l'insertion des mots identitaires pour la génération). Ces mots identitaires d'une génération reçoivent petit à petit une coloration nostalgique, s'ils sortent de l'usage des plus jeunes et s'ils ne s'infiltrent pas dans l'argot commun.

Finalement, l'âge adulte diminue la fréquentation de groupes d'amis et surtout la motivation psychologique d'utiliser les mots expressifs. C'est une période *post-argotique*, mais paradoxalement la plus riche au niveau documentaire : les « *argotolâtres* » manifestent leur amour de l'argot, en même temps que les « *argotophobes* »¹⁰⁰ manifestent leur mépris à toute description non standard de la langue. Il reste un sentiment presque nostalgique quant à la persistance de certaines expressions les plus marquées qui aident à resserrer la connivence entre les vieux amis même après des années.

Cette conclusion quant au phénomène argotique est conforme aux résultats des sociologues et des sociolinguistes. En effet, en prenant de l'âge, on observe

100 Cf. Jean-Pierre GOUDAILLIER, « Argotolâtrie et argotophobie », in : *Parlures argotiques. Langue française*, n° 90, 1991, pp. 10-12.

que les pratiques langagières – qui sont à la fois identitaires et stigmatisantes – sont abandonnés petit à petit. À l’instar des travaux de Downes (1984) et d’Eckert (1984), Cécile Bauvois résume que « *les adolescents connaissent un « pic informel » avant d’adopter l’usage du groupe professionnel auquel ils s’identifient* »¹⁰¹. Ce phénomène a été observé, à la fin des années 1980, auprès du procédé particulièrement à la mode et qui est devenu particulièrement identitaire et stigmatisant à la fois – le verlan. Vivienne Méla¹⁰² précise à cet égard :

« Tout comme pour l’anglais noir vernaculaire (Labov), nombre de locuteurs l’abandonnent en quittant l’adolescence, c’est-à-dire en changeant de réseau de socialisation ».

Nous reprenons la discussion autour du *hantec* avec un jeune-adulte âgé de 29 ans de Brno qui confirme l’idée de persistance des traits argotiques à l’âge adulte, notamment dans les groupes modestes socialement où la connivence avec les pairs (revendiquée surtout dans les bistrot et les pubs) se substitue souvent à une vie familiale perturbée :

M: quand je sortais avec les mecs / bon c’était alors / ça te permet d’attirer l’attention sur toi / voilà quoi / quand tu utilises quelques petits mots du hantec / mais après au cours de temps ça m’a paru de plus en plus débile / donc j’ai laissé tomber ça quoi (*rire*) [...] quand je sors avec J.V. [nom d’un ami] pour boire une bière et qu’il parle comme ça / tu vois / pour attirer l’attention sur lui / donc ça me paraît vraiment bête quoi

Chez un adulte moyen, l’argot devient plutôt le « piment » qui permet une intensification occasionnelle du discours, car les modes d’expression deviennent plus réfléchis.

Notre entretien avec un professeur du lycée d’Yzeure à propos des réponses dans les questionnaires témoigne de la distance que les adultes prennent normalement par rapport au lexique expressif :

Q: mais les *remps* [rāps] ça se dit ?

H: alors le euh / le collègue il disait les *remps* / le collègue qu’on a vu ce matin

Q: et toi ? tu le dis ?

H: moi ? / ah non / moi je dis *mes parents*

Q: même pas *mes vieux* ?

H: moi je l’dis pas // ou alors ou alors pour vraiment pour déconner pour faire euh +> pour faire / pour faire le gars qui utilise l’argot quoi

Les adultes ont alors des raisons sociologiques et des motivations psychologiques généralement moins fortes pour l’emploi des argotismes. Il en résulte que le nombre des « argotisants » est le plus important dans la catégorie des jeunes. Le besoin de s’exprimer de façon expressive diminue donc progressivement avec la prise de l’âge et avec la réconciliation avec son entourage conformiste contre lequel on avait besoin de se révolter.

101 Cécile BAUVOIS, « L’âge de la parole : la variable âge en sociolinguistique », in : *DiversCité Langue*, vol. III, 1998 (disponible en ligne : <http://www.uquebec.ca/diverscite>).

102 Vivienne MÉLA, « Parler verlan... », *art. cit.*, p. 70.

Nos observations de trois milieux très distincts socialement montrent que cette constatation peut s'élargir à tous les jeunes. C'était d'ailleurs l'idée de Françoise Gadet, il y a plus de 30 ans déjà, qui observait « *un emploi plus systématique de termes argotiques dans la jeunesse* »¹⁰³.

En résumé, quand on parle de l'argot, cela implique le plus souvent de parler des jeunes qui manipulent le plus assidûment l'expressivité lexicale.

103 Françoise GADET, « Recherches récentes sur les variations sociales de la langue », in : *Linguistique et société. Langue française*, n° 9, 1971, p. 74.